

« Chronique » est donc priée de porter à tous ses lecteurs les meilleurs vœux de la Société des Amis de Tamié d'abord, ceux ensuite du P. Abbé et des Moines de Tamié. Que 1934 soit pour tous une bonne, heureuse, sainte année ! A noter que le 1^{er} janvier vers 10 heures, à Tamié, la Messe solennelle sera chantée pour tous les Amis et Bienfaiteurs de l'Abbaye, pour les familles des Religieux. Prière de s'unir d'intention au P. Abbé et à ses Moines.



LA CHRONIQUE DE TAMIÉ

« Veritatem in charitate facientes »



I. La paix de Tamié

C'est formidable ! Je pus l'autre jour, profitant d'un trop bref congé, gravir les pentes, franchir l'antique Coupe-gorge et pénétrer dans le Val. Il était dans toute sa splendeur d'hiver. Je ne le connaissais que sous son aspect d'été, gracieux, riant, un charme !

En hiver, c'est toute autre chose : une sévérité, un grandiose, une splendeur qui ne laissent pas que de faire frémir tellement c'est austère. Ce silence impressionnant, cette solitude absolue, ce blanc tapis qui recouvre tout, étouffe tous les bruits ! l'âme est empoignée, étreinte, presque angoissée. Songez donc que la neige a tenu le sol cinq mois presque consécutifs cette saison et qu'au milieu de mars, il y en avait autant, peut-être plus qu'en janvier !

J'arrive au Moutier : l'accueil est, comme toujours, cordial et empressé mais la température des corridors, des cloîtres est glaciale. Cependant, je remarque vite que tout le monde a bonne mine, qu'il y a de l'entrain, une vie intense et joyeuse : les cœurs sont chauds, c'est évident, l'atmosphère n'a pas refroidi l'ardeur au service de Dieu.

Eh bien, Père, l'hiver n'a pas été trop pénible ? — Mais non, pas trop : jusqu'ici on l'a assez bien supporté, mais ce n'est pas fini : à Tamié, la queue de l'hiver est ce qu'il y a de plus dur ; certaines années, il y a des dégâts, la grippe sévit et gare aux congestions ; espérons que 1934 ne verra rien de semblable. — Vous êtes au courant des événements actuels ? — Pas beaucoup, on nous a bien dit que les choses n'allaient pas très bien, qu'il pouvait y avoir de la casse et qu'il fallait beaucoup prier mais je ne sais rien de plus. — On ne vous a pas parlé de l'affaire Stavisky ? — Connais pas. — Et Garat, et Tessier, et Bonnaure ? — Inconnus. — Et les faux bons de Bayonne et le scandale qui a suivi ? — J'ignorais. — Vous avez au moins entendu parler d'Hitler, de

la croix gammée, des Nazis ? — Vaguement, l'année dernière, les visiteurs discouraient de quelque chose d'analogue. — Et Dollfus et l'Anschluss ? — Ces noms là ne me disent rien. — Et les émeutes du 6 février et la Commission parlementaire qui s'en occupe et la Commission Stavisky ? — Excusez-moi, je ne suis pas au courant...

Il y a donc là-haut des hommes, des jeunes gens, qui vivent dans la paix la plus profonde, dans le calme le plus complet. Les scandales politiques, financiers ou autres n'ont pas chez eux de répercussion : les fluctuations des changes, les vicissitudes de la Bourse, la crise économique, la politique, les journaux, rien de cela ne les préoccupe : le cinéma leur est absolument étranger, la T. S. F. aussi : voici des mois qu'ils n'ont vu d'autre auto que le camion rachitique ou la « Ford, » poussive de l'Abbaye se débattant dans la neige... On reste rêveur en y pensant. Ils vivent heureux dans leur paix, dans leur silence, dans leur solitude... Nos agitations, nos craintes, nos crispations ne les atteignent point, ils participent en quelque sorte à l'immuable sérénité du Dieu qu'ils servent de tout leur cœur. Oh ce n'est pas que nos peines, que nos souffrances, que nos angoisses les laissent indifférents, insensibles et froids, pas le moins du monde : ils savent que nous sommes dans la tribulation, dans l'inquiétude : remplis pour nous d'une compassion immense, ils prient pour nous, ils offrent à Dieu leurs pénitences qui nous effrayent, leurs privations incessantes, les combats qu'ils livrent constamment contre des ennemis bien différents de ceux qui nous harcèlent, contre ces puissances occultes spirituelles et naturelles en guerre ouverte et continuelle avec Dieu et ses serviteurs. Ils ont mis leur confiance, leur espoir indéfectible en Celui qui, d'un mot, commande aux vents, aux flots, aux tempêtes et il se fait de suite un grand calme... Ils savent qu'en Sa main sont toutes les créatures, et ils se fient en Sa Bonté toute puissante et toute aimante, en Son infinie Sagesse ; de là leur calme, de là leur paix. Quelle leçon pour les agités que nous sommes, quel exemple pour notre inquiétude, quel enseignement pour nos âmes troublées, crispées, angoissées. Je quittai la solitude du Val tranquille reconforté : une fois de plus Tamié m'avait été bienfaisant, sa paix, sa grande paix m'avait rendu le calme, la paix.

Un ami.

II. L'Abbaye

L'hiver continue (car on ne peut dire encore qu'il soit passé) sans trop de peine et de difficulté. Beaucoup de neige cette fois et persistante mais froid sec et pas exagéré. Janvier et février comptèrent de nombreuses très belles journées. Au ciel, un soleil splendide. Après le repas de midi, on pouvait faire la lecture en plein air : au soleil s'entend, car, à l'ombre, il gelait fort. Les ébats de la jeunesse sur le mur du jardin ont été très animés, il paraît même qu'il y a eu deux chutes sans conséquences heureusement : c'est que si on y met trop d'entrain, le risque est grand car la piste est étroite et le vide attire... Cinq mois consécutifs de neige, d'investissement par suite et de claustration constante, c'est une rude épreuve pour les jeunes au sang généreux, à l'ardeur bouillonnante : tirer l'aiguille au vestiaire, ressemeler ou rafistoler les vieilles chaussures, balayer les corridors, ne sont pas occupations adéquates pour absorber l'énergie débordante, détendre les nerfs surexcités, il faut un exercice plus violent, la course, les ébats sur le mur ne sont pas à Tamié accessoires superflus, ce sont nécessités impérieuses, il faut y avoir vécu et y avoir vécu jeune pour le comprendre.

Important est le lot des fenêtres à renouveler en 1934, une cinquantaine au moins, toutes celles du cloître supérieur, celles du rez-de-chaussée de la façade nord et celles de la tour d'entrée. On a utilisé l'hiver pour commencer le moulage dans les sous-sols à l'abri de la gelée. 30 fenestragés sont en état d'être placés : aux premiers beaux jours on s'y mettra, les vitraux sont commandés, et quand nos amis viendront cet été, ils jugeront de l'effet produit. Ils constateront aussi, avec plaisir certes, que le plancher de la salle d'entrée de l'Abbaye a été refait à neuf, ils ne craindront plus une descente précipitée pour une visite imprévue à la Fromagerie quand ils sauront que de bonnes poutrelles en fer ont remplacé les vieilles poutres pourries et branlantes. La menuiserie a reçu l'heureux complément d'une belle tronçonneuse, la forge a vu se dresser une respectable poinçonneuse-cisaille ce qui va permettre de s'adonner sans retard à l'aménagement d'un nouveau dortoir devenu nécessaire car, aux anciens, plus une place disponible... A leur première visite, nos amis ne manqueront pas de l'inspecter, ils verront que s'il

ne présente qu'un confort plutôt relatif, rien n'y laissera à désirer sous le rapport de l'hygiène et de la propreté. Ils auront en outre, en y allant, une heureuse surprise quand ils s'apercevront que l'angle sud-est du cloître supérieur a été débarrassé de l'inepte bicoque qui l'encombrait et le défigurait depuis deux cents ans et plus.

Le travail intellectuel de son côté s'est poursuivi sans relâche, ardent, acharné. La vie de St Pierre retouchée encore une fois, après son approbation par les Censeurs de l'Ordre, n'attend plus pour paraître que les jours plus fortunés où l'escarcelle du Monastère sera un peu mieux garnie.

Le Nécrologe de Tamié, fruit de longues et patientes recherches, sera mis en lecture au réfectoire le jour de Pâques ; les études préparatoires aux Vies de St Hugues, de St Guillaume de Bourges, etc., ont été poussées avec zèle ; le dernier fascicule de la *Revue Mabillon* contenait la première partie d'une étude du P. Abbé sur les Moniales cisterciennes : le premier Numéro des « *Collectanea* » de l'Ordre renfermera un article du même sur « St-Etienne Harding et la Fondation de Citeaux », la « *Cistercienser Kronik* » publiera prochainement des « Recherches sur le Culte liturgique de St-Etienne Harding dans l'Ordre de Citeaux ». On le voit, l'activité littéraire est grande au Moutier, elle ne cède en rien à l'activité matérielle.

Notons encore la parution, souhaitée depuis longtemps, d'une première série de cartes postales, il y en a 10 ; d'autres suivront, s'il plaît à Dieu. Nous nous reprocherions amèrement de ne pas signaler l'ingénieuse idée d'un de nos amis des plus attachés et des plus influents. Il a demandé 200 exemplaires de ces cartes, il veut s'en servir pour sa correspondance, désireux de rendre ainsi de multiples services à l'Abbaye, ne fut-ce qu'en la faisant connaître et aimer.

Au 31 décembre 1933, le registre des Retraites marquait pour l'année écoulée 149 retraitants individuels dont 58 étaient ecclésiastiques et 91 laïcs ; le total des journées de retraite s'élevait à 615. Il faut y ajouter quelques retraites collectives et ensuite bénir Dieu qui daigne se servir de Tamié pour faire du bien aux âmes et procurer ainsi la gloire de Son nom.

III. Dans l'Ordre

Le 6 janvier, le R. P. D. Anselme, Abbé de Scourmont près Chimay, en Belgique, assisté du R. P. D. Simon, Abbé de Tilbourg, en Hollande, et du R. P. D. Godefroid, Abbé titulaire de la Bussière et Abbé Auxiliaire de Citeaux, tous deux fils de Scourmont, procédait à Caldey, en Angleterre, à l'érection du Monastère en Prieuré autonome. Le 11, la Communauté choisissait régulièrement comme Prieur le R. P. Elrède Lefèvre, qui exerçait les fonctions de Supérieur depuis quelques années. Nos lecteurs se réjouiront du succès de cette fondation de nos amis de Scourmont : il y a bien un point noir, la question du recrutement, espérons que les Anglo-Saxons finiront par s'adapter à la Vie cistercienne, ce à quoi ils n'ont pu se résoudre jusqu'à présent.

Le premier fascicule de la *Revue de l'Ordre* annoncée en notre dernier numéro paraîtra le 1^{er} avril ; plusieurs de nos amis nous ont demandé de les faire inscrire comme abonnés, c'est chose faite. On pourra procurer à ceux qui le souhaiteraient un exemplaire-spécimen du premier fascicule, il suffira de le demander au P. Abbé au plus tôt. On pourra aussi s'adresser directement au R. P. Directeur de l'Imprimerie Cistercienne Westmalle, Anvers (Belgique) c'est lui qui est administrateur de la Revue. Quant au prix de l'abonnement, il n'est pas encore fixé.

Qui dira encore que les moines sont ennemis du progrès ?

Le R. P. D. André, Abbé de Lérins, disposant de peu de temps pour faire un voyage en Indo-Chine et au Canada afin d'y visiter ses Filiales, n'a pas hésité à employer les moyens de locomotion les plus modernes. Il a fait, par exemple, le trajet de France en Cochinchine en avion : de la sorte, en un mois, il a pu parcourir 28.000 kilomètres. Certes c'est un record, aucun Abbé cistercien n'en avait approché jusqu'ici. St-Bernard, le grand voyageur du XII^e siècle, est bien dépassé.

Le 8 janvier dernier s'éteignait paisiblement, âgé de 87 ans, à l'Abbaye de St-Michel de Cuxa, le Révérendissime D. Léonce, Vicaire Général de la Congrégation des Cisterciens de l'Immaculée Conception. Le vénérable défunt avait 65 ans de profession, 63 de sacerdoce : religieux à Fontfroide, il avait été Abbé de Senanque puis de Lérins. Ayant renoncé au gouvernement de cette dernière Abbaye, il s'était

retiré à St-Michel de Cuxa où, jusqu'à la fin, il donna aux religieux de beaux exemples de régularité, tout spécialement de fidélité à l'office divin de nuit et de jour.

Le 4 du même mois, au cimetière de l'Abbaye de Merhe-rau, en Autriche, on descendait en sa dernière demeure le corps de D. Grégoire Müller, profès de la maison, fondateur et Directeur de la *Cistercienser Kronik*. Il était en sa 91^e année, étant né le 24 août 1842, et comptait 71 ans de profession religieuse, 66 ans de prêtrise. Originaire de la Suisse allemande, D. Grégoire était resté très attaché à sa patrie mais ce qu'il affectionna le plus, après Dieu, ce fut l'Ordre auquel il appartenait. C'est cet amour qui le poussa à entreprendre la publication de la *Chronique Cistercienne* dont il fut le directeur et le rédacteur principal pendant 45 ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort car il prépara encore le numéro paru après son décès. Sa Revue constitue une collection d'une valeur inestimable : c'est un trésor unique où l'on peut puiser à pleines mains faits et documents pour l'histoire, la législation, la liturgie, etc. de l'Ordre. Il faut pourtant y apporter quelque discernement car D. Grégoire avait ses idées personnelles, ses manières de voir et il y tenait jusqu'au bout. C'est ainsi qu'il n'aimait pas les Cisterciens Réformés, les « Trappistes » comme il les désignait toujours et non sans une pointe de dédain. Il n'en reste pas moins que son œuvre littéraire est un précieux répertoire, une mine très abondante dont les travailleurs apprécieront les ressources inépuisables. D'autre part, D. Grégoire fut, jusqu'à la fin, un moine exemplaire tout spécialement zélé pour l'office du chœur. Que Dieu accorde à son âme la récompense des bons et fidèles serviteurs.

IV. Miettes d'histoire locale.

La foudre à Tamié en 1756.

Voici la traduction d'une pièce latine conservée aux Archives de l'Abbaye et relatant une visite de la foudre en 1756.

« Si l'ingratitude, comme dit Saint Bernard, est un vent desséchant qui tarit la source des grâces, nous serions, frères bien aimés, coupables d'un crime de ce genre si nous ne rendions à la divine Clémence des actions de grâces en souvenir des bienfaits tant généraux que particuliers qu'elle nous a

départis. Tout spécialement, nous devons à la divine Providence une reconnaissance indéfectible pour la protection particulière dont elle nous couvrit tout récemment. En effet, notre Dieu aussi clément que puissant n'a pas permis que cette maison de Tamié soit consumée par le feu du ciel le 3 d'août 1756. Il était environ 2 heures du matin, tout était silence au milieu de la nuit lorsque le tonnerre commença à gronder avec une fréquence étonnante et un bruit formidable au milieu d'éclairs incessants. La foudre frappa l'Abbaye en plus de trente endroits différents, tant aux quatre angles extérieurs qu'en divers points intérieurs et cela avec un tel fracas qu'en un instant les boiseries des fenêtres du cloître et du dortoir volèrent en éclats, les plombs des vitres furent rompus et les vitres projetées en miettes de tous côtés; des murailles, en haut comme en bas, furent fendues; les cloches de l'église furent renversées et brisées et tous les fils de fer qui servaient à la sonnerie de l'horloge furent en partie pulvérisés, en partie réduits en boules de fer fondu mélangé de poussière. Le fluide parcourut l'église de part en part, brisa la porte d'entrée en bois, rompit le cadre de pierre ainsi que le fer du verrou et laissa de multiples marques de son passage sur le mur fendu et brisé; il rôda autour de l'autel majeur y marquant son passage puis sortit dans le jardin en perçant la muraille entre le toit et la fenêtre en œil de bœuf après avoir brisé, arraché et brûlé divers ornements sculptés du retable. Il consuma aussi le fil de fer auquel était suspendue une lampe devant la porte de la tour voisine de l'infirmerie; la poulie qui servait à manœuvrer ce fil de fer fut réduite en morceaux et la muraille de la fenêtre proche de là demeure comme teinte d'une vapeur de feu et de soufre. La chaîne de la cloche à la porte de l'hôtellerie fut brisée elle aussi, ainsi que les vitres des fenêtres; les murs portent, du haut en bas, de nombreuses lézardes, les fenêtres sont fracturées, les plafonds du cloître ont été traversés de part en part, du toit au grenier, la foudre s'est échappée par le toit et nous devons témoigner à Dieu une reconnaissance souveraine de ce que passant au travers ou tout auprès de matières si combustibles, elles ne se soient pas enflammées, ce qui n'a pu se faire sans un miracle incontestable, il a fallu que la main divine éteignit elle-même le feu. Par la même protection, aucun des habitants de la maison n'a subi le moindre mal; bien plus, la foudre n'a touché aucune des chambres où se tenaient soit les moines soit les domestiques, elle n'a

endommagé qu'une seule cellule inhabitée située au-dessus de la sacristie le long de l'église, elle en a percé la muraille près d'une fenêtre pour descendre dans la sacristie et est sortie dans le jardin par l'autre fenêtre : la vigne qui se trouvait contre le mur a été en partie brûlée, en partie brisée, si bien qu'elle s'est ensuite entièrement desséchée. C'est aussi chose merveilleuse que trois ou quatre moines qui étaient sortis de leurs cellules au bruit du tonnerre y sont rentrés par une inspiration divine avant que la foudre ne commençât à parcourir la maison et par suite n'ont eu aucun mal, en étant quittes tout au plus pour la peur...

Autre récit contemporain du même fait :

Le troisième d'août de l'année 1756, à deux heures moins un quart après minuit la Foudre et tombée sur le couvent de tamié et a pénétré dans l'intérieur de la dite maison : 1. au dessus de l'eil de beuf de la grande fenêtre du milieu du cœur environ un piez au dessous du toit, a fait tomber et casser deux des timbres du cœur, a calciné la muraille et venue sortir au dessus de la pierre de taille de la porte du cœur et a encore fait rupture de la pierre de taille a landroit ou entre le verrouil de la serrure après avoir conçumé et réduit à rien les fils de fer de la sonnerie est plusieurs anneaux qui y était attachés : 2. il a pénétré dans la chambre la plus proche de l'église et de la dans la sacristie par une ouverture qu'il a fait sou le toit environ demi pied du sommet de la muraille : 3. il a encore pénétré environ un pied au dessous du toit aux escaliers du galatà et est dessandu jusqu'aux fondement de la maison par le millieux de la muraille s'étant fait jour à la première fenêtre de la montée du dortoir et dans la boutique qui est au dessous : 4. il a pénétré a demi piez du toit au dessus de la fenêtre proche les privé ou il a fracassé deux fenêtres fondu le plomb des vitres, tant du noviciat que celle qui est au dessus : 5. encore, pénétré dans les privé de dessus le four : 6. il a pénétré et rompu le toit vers la première fenêtre qui est vis a vis la sacristie a parcouru le galataz consumé les fil de fer jusqu'au grand horloge — 7. il a pénétré ver la première fenêtre proche la lampe

en dessandant contre l'infirmierie dou elle est dessandue par la murailles dans les cloîtres : 8. il a encore pénétré et gâté la fenêtre et une partie de la rote de la ditte fenêtre qui éclaire l'allée de Mr l'âbè dont il est monté par le trou du fil de fer qui tendait a la l'ée de l'infirmierie qu'il a conçumée et il est encore tombé a coté de la Grande porte de l'Eglise ou il a fendu la muraille en deux endroit.

Cette petite relation, dont on a reproduit fidèlement l'orthographe se trouve inscrite d'une main de l'époque sur le recto et le verso d'une feuille de garde du troisième tome de l' *Explication des Cérémonies de l'Eglise*, par Dom Claude de Vert, Paris 1713, de la Bibliothèque de Tamié ; rayon : 34-E.

Ajoutons qu'en actions de grâces de ce que l'Abbaye ne fut pas consumée et qu'il n'y eut accident de personne, la Communauté décida que le 3 août chaque année il y aurait procession sous les cloîtres au chant des Litanies des Saints suivie d'une Messe solennelle « *pro gratiarum actione* ». On peut voir cette messe signalée sur le tableau ancien suspendu dans la sacristie de Tamié.

V. Nécrologie

Nous nous faisons un pieux devoir de recommander aux prières de nos lecteurs Mme Vve Mariette Jourdan, mère de notre bon ami, M. l'abbé Jourdan, curé de St-Sulpice près Chambéry, décédée au presbytère de son fils le 3 janvier dernier dans sa 74^e année, et M. Jean-Claude Loridon, père de M. l'abbé Loridon, curé de St-Cassien, membre de la Société civile des Amis du Val Tamié, dont on connaît le dévouement pour l'Abbaye. Que Dieu donne à ces deux vénérables défunts la paix éternelle et que nos amis si douloureusement éprouvés daignent agréer nos très chrétiennes et très cordiales condoléances.

VI. Distinctions

Au cours de la prise d'armes qui eut lieu le samedi 13 janvier à la caserne Curial de Chambéry, notre ami et voisin

M. le commandant Deuil, chef du Génie en Savoie fut fait officier de la Légion d'Honneur. Qu'il reçoive nos très sincères compliments.

Nos amis seront heureux d'apprendre que le P. Anselme de Tamié, par décret du 8 décembre 1933, a été décoré de la Médaille Militaire pour faits de guerre. La remise de la décoration se fera à une date ultérieure. Nous pouvons espérer que celle de la Croix de la Légion d'Honneur l'accompagnera.



LA CHRONIQUE DE TAMIÉ

« *Veritatem in charitate facientes* »

I. Un centenaire : S. Etienne Harding

Le 28 mars 1134, selon l'opinion communément admise, s'endormait dans le sommeil des justes l'ancien Abbé de Cîteaux Etienne Harding, successeur de S. Albéric. Accablé de vieillesse et d'infirmités, il s'était démis de sa charge quelques mois auparavant : il s'en allait maintenant, plein de mérites, recevoir la récompense de ses longs, glorieux et féconds travaux.

Très belle figure ; nos Amis pourtant, pour la plupart, ne la connaissent point, à peine ont-ils entendu prononcer son nom : il semble à propos, en ce huitième centenaire de son départ pour le ciel, d'attirer leur attention sur le troisième Abbé de Cîteaux.

Etienne naquit en Angleterre : en quelle année ? on l'ignore. Tout jeune, il fut placé par ses parents dans le monastère bénédictin de Shirburne où il reçut une éducation soignée. On ne sait quel motif le poussa à quitter Shirburne : adolescent, il parcourt l'Ecosse, ou peut-être l'Irlande, pour compléter ses études et passe en France dans le même but. Après un pèlerinage à Rome, il regagnait sa patrie lorsqu'il rencontra sur sa route l'Abbaye de Molesme en Champagne nouvellement fondée et célèbre par la ferveur de ses habitants. Etienne s'y arrêta et y fit profession entre les mains du Saint Abbé Robert fondateur du Moutier. Parmi les moines se trouvait S. Albéric : il semble bien qu'une liaison étroite s'établit vite entre les deux principaux futurs promoteurs de la Réforme cistercienne. Quel fut le rôle précis d'Etienne en toute cette histoire, les documents ne permettent pas de le déterminer mais, sans aucun doute, il fut de premier plan ; il est très certain qu'Albéric et Etienne marchèrent de concert, en plein accord et entraînèrent dans leur projet un certain nombre de confrères puis l'Abbé S. Robert lui-même. L'application des idées réformatrices n'ayant pu avoir lieu à Molesme, on résolut de fonder Cîteaux ce qui fut réalisé en

1098. L'année suivante, Etienne est Prieur, il a remplacé en cette fonction Albéric élu Abbé au départ de S. Robert. En 1108, Albéric étant retourné à Dieu, Etienne reçoit la crosse à son tour : au premier rang, il va donner toute sa mesure. Et vraiment, on est surpris quand on étudie de près son action : on trouve en cet homme une droiture, une loyauté, un amour de la vérité extraordinaires et, au service de cet amour, une volonté tenace guidée par une logique implacable et un bon sens merveilleux, accompagnée d'un sang-froid singulièrement marqué. Harding sait pertinemment ce qu'il veut et quels moyens il doit employer pour arriver au but : mais il est sans parti pris, sans idées préconçues : il saura au besoin paraître se contredire, se déjuger, quand l'expérience, le développement naturel des événements ou des choses lui auront montré qu'il a fait fausse route ou qu'il est resté en arrière. Le qu'en dira-t-on, les jugements, les appréciations diverses le laisseront parfaitement indifférent et ne le feront pas dévier d'une ligne de la voie qu'il s'est tracée, du chemin large, ouvert, lumineux, de la vérité intégrale.

Sa foi est cette foi vivante qui, selon l'Apôtre, doit animer toute la vie du juste : appuyé sur elle comme sur un roc inébranlable, indestructible, il s'en va allègrement, au devant de ce qui semble être aventure et est en réalité poursuite ardente infatigable d'un idéal cher au-dessus de tout. Il y a quelque chose de passionnant dans l'épopée des Fondateurs de Cîteaux partant à la recherche de la vérité en toute la teneur de la vie extérieure et intérieure afin de se rendre absolument conformes à Celui qui a proclamé : Je suis la Vérité... Voyons S. Etienne à l'œuvre, il ne fait que continuer d'ailleurs et poursuivre ce qu'on avait entrepris déjà sous S. Robert et S. Albéric. Pour vivre dans la vérité de la Règle, on avait quitté Molesme, on était venu à Cîteaux : on s'aperçut que les Livres Saints avaient été interpolés, pour ne pas dire plus, on n'hésita pas à en entreprendre une révision tout à la fois onéreuse, difficile et osée. Etienne s'y employa sous Albéric, il acheva le travail après son élection abbatiale. Cette correction de la Bible appelait toute une réforme des livres liturgiques, des cérémonies, du chant lui-même. Etienne ne recula pas devant pareille besogne : des moines sont envoyés à Metz pour y transcrire l'Antiphonaire de la Cathédrale réputé le plus exact ; d'autres s'en vont à Milan copier l'Hymnaire de S. Ambroise ; tous les rites sacrés sont revus, adaptés, corrigés, codifiés ainsi que les usages monastiques : si Etienne meurt avant la définitive édition des livres de Chant, son

œuvre n'en sera pas moins achevée par ses disciples héritiers de son esprit. En même temps, l'Abbé de Cîteaux prenait des mesures d'une hardiesse extrême pour sauvegarder la solitude de ses moines et empêcher l'esprit du siècle de pénétrer dans le cloître : il n'hésitait pas, dans ce but, à interdire au Duc de Bourgogne et aux autres Princes de venir tenir leur Cour à Cîteaux aux jours de fêtes, comme ils en avaient coutume. Le Duc, les Seigneurs étaient des bienfaiteurs signalés, Cîteaux leur devait tout, semblait-il : n'importe, Etienne n'entre pas dans des considérations trop humaines à son gré, il ne lui manque pas d'autres moyens de témoigner sa gratitude sincère et profonde.

Soucieux en outre de maintenir sa Maison dans l'esprit de pauvreté si cher à S. Benoît, de faire grandir ses religieux en même temps dans le détachement du créé, dans la vie de foi, il établit, même pour le culte divin, la pratique d'une simplicité, d'une pauvreté, poussée jusqu'en ses limites extrêmes. Quels sacrifices pour la nature sensible et si attachée à tout ce qui flatte les sens mais aussi quels avantages pour la vie intérieure et la pratique de la perfection et c'est ce point de vue seul qui intéressait notre Saint.

Ne donnait-il pas lui-même l'exemple d'une vie spirituelle très élevée, d'un détachement, d'une mortification admirables, de la pratique à un degré éminent de toutes les vertus religieuses et monastiques. Son zèle, son amour pour l'Office divin sont restés célèbres et divers traits qui nous ont été conservés nous montrent excellemment la hauteur de sa belle âme.

Cependant, Dieu avait béni ses travaux. Il avait donné à Cîteaux la plus extraordinaire des fécondités : cette Abbaye si pauvre, si petite, si méprisée avait vu venir frapper à sa porte Bernard de Fontaines et ses trente compagnons. Sa détresse s'était changée en gloire : de son enceinte trop étroite plusieurs colonies avaient dû sortir pour s'en aller fonder ailleurs d'autres centres de vie cistercienne. Il s'agissait maintenant de trouver le moyen de maintenir entre les diverses Abbayes une unité salutaire, d'y conserver la régularité établie dans son intégrale vérité. Etienne sut encore y pourvoir : il proposa aux Abbés la célèbre Charte de Charité. Constitution remarquable par sa discrétion, son esprit de désintéressement, non moins que par la sagesse et la justesse juridique des mesures qu'elle édictait. Ses dispositions principales étaient si pleines d'à propos qu'elles sont passées dans

le droit commun de l'Eglise et régissent encore de nos jours la vie religieuse.

Le saint Abbé avait vieilli au milieu de ces entreprises variées, il avait usé ses forces dans la poursuite inlassable de l'idéal tendrement aimé. Maintenant, il pouvait se reposer, il laissait l'Ordre pleinement constitué, muni de ses moyens d'action pour la sanctification de ses membres, le bien de l'Eglise et la gloire de Dieu. Il se démit de sa charge pour passer ses derniers jours dans la paix de la vie commune et se préparer au grand voyage de l'Eternité : quelques mois après, il s'éteignait au milieu de ses frères.

Nos Amis jugeront par cette esquisse trop brève si nous avons eu raison de dire que S. Etienne fut une belle et grande figure ; ils comprendront qu'elle soit chère aux moines cisterciens et tout spécialement à ceux de Tamié. Car S. Etienne fut le fondateur de Bonnevaux, la Mère de Tamié : ce fut lui qui en choisit l'emplacement, amena la Colonie et pendant de longues années y fit la visite canonique habituelle. Est-il venu à Tamié ? On peut le penser sans qu'il y ait en faveur de cette opinion aucune preuve ni même aucun indice. Cependant, pour qui connaît les habitudes de l'époque et les circonstances de la Fondation de Tamié, elle ne paraîtra point invraisemblable. S. Etienne était le Père Immédiat de Bonnevaux, l'Abbé de Bonnevaux devait le consulter pour toutes les affaires importantes intéressant son Monastère. Il dut, sans aucun doute, quand il fut question de s'établir à Tamié, en référer à l'Abbé de Cîteaux et cela d'autant plus que la future Abbaye devait se trouver dans des conditions toutes spéciales, étant destinée à être tout à la fois Monastère et Hospice, ce qui sortait absolument des usages de l'Ordre. Il est donc plausible de penser que S. Etienne, avant de donner son avis, aura voulu se rendre compte par lui-même de la disposition des lieux et des conditions de la Fondation projetée. La présence en Tarentaise de l'Archevêque S. Pierre I ancien moine de Cîteaux où il avait vécu avec S. Etienne était en outre d'une attraction puissante pour l'Abbé de Cîteaux. Que S. Etienne, se rendant à Bonnevaux pour la visite annuelle ou revenant de cette visite soit passé au Col de Tamié lorsqu'il était question d'y établir une Colonie cistercienne vers 1130-1131 n'est, on le voit, aucunement improbable.

II. A l'Abbaye.

Le temps Pascal est habituellement l'époque la plus agréable de l'année à Tamié ; c'est le printemps, la température est bonne, la nature revit, les jours grandissent et... le règlement se relâche quelque peu de son habituelle rigueur : les jeûnes ont fui devant l'*Alleluia* : au maigre strict du Carême a succédé le maigre plus doux comportant l'usage du lait et du fromage, du bon fromage de Tamié ! toujours si apprécié en communauté. Mais il passe vite le Temps Pascal, vite comme les beaux jours ! Cette année 1934, il s'est écoulé avec une hâte prodigieuse, c'est à peine si on l'a aperçu. Peu d'événements marquants en cette période, ce fut le grand calme, la grande paix habituelle dans le vallon encore solitaire en cette saison.

Signalons pourtant le 11 mai la profession solennelle des Pères Thibault et Amédée. C'était en la fête de St Pierre de Tarentaise remise de la veille, à cause de l'Ascension. Mgr Grumel, Evêque de Maurienne, jadis supérieur du P. Amédée au Collège de la Villette chantait la Messe pontificale en présence des familles et des amis des nouveaux profès. Signalons parmi les membres du Clergé M. le Chanoine Bollon, Curé-Archiprêtre de la Métropole de Chambéry, M. le Chanoine Colomb, Supérieur de la Villette, M. le Chanoine Jossierand, Curé de la Giétaz, M. le Chanoine Gros, Chanoine titulaire de St-Jean de Maurienne, M. le Chanoine Perrotin, Chanoine titulaire de Chambéry, Messieurs les Curés de St-Cassin, de St-Sulpice, de Grésy-sur-Aix, de Chaucisse, le R. P. Depierre, des Missions Etrangères de Paris, etc. La cérémonie fut, comme de coutume, très pieuse et fort impressionnante : y a-t-il rien de comparable, en effet, en grandeur et en beauté à une donation semblable à celle que firent en ce jour béni les deux nouveaux moines de Tamié ? Au réfectoire conventuel prirent place une trentaine de convives qui se retrouvèrent ensuite à la Bibliothèque dans une agréable causerie. Notre excellent ami M. More, venu de Paris tout exprès pour la circonstance, avait apporté son phonographe et ses disques de chants liturgiques : ce fut pour les moines et les novices une très utile et très profitable leçon de musique sacrée, ils purent comparer les diverses écoles : Solesmes, Maredsous, Chimay, etc. Un vibrant discours du F. Bonaventure sur la fête du jour et une malicieuse chanson du P. Benoît sur les bienfaits du mur du jardin aux jours d'hiver, ne contribuèrent pas médiocrement à éloigner de l'assistance

toute trace de mélancolie. Que Dieu aie pour agréable l'oblation des deux profès et que St Pierre leur obtienne tous les secours dont ils ont besoin pour remplir parfaitement leurs promesses !

La veille nous avions eu la visite de S. Exc. Mgr de Guébriant, Archevêque titulaire de Marcianopolis et Supérieur des Missions Etrangères : le vénérable Prélat, après avoir parcouru l'Abbaye, voulut bien entretenir la Communauté au Chapitre et lui parler de l'apostolat en pays de Mission. Il nous rappela que nous pouvons, que nous devons nous contemplantifs, être des Apôtres dans nos Monastères où nous avons à notre disposition des moyens très efficaces pour contribuer à l'évangélisation des infidèles. Il souhaita que Tamié soit un jour à même d'envoyer en pays païen une colonie monastique pour y mettre en œuvre ces mêmes moyens : il nous dit combien les missionnaires désiraient des établissements de ce genre en leurs missions et combien le Souverain Pontife de son côté, les souhaitait. Notre reconnaissance très cordiale à Mgr Costa de Beauregard auquel nous devons la faveur de cette visite.

La veille de la Pentecôte arrivait à Tamié le R. P. Pinard de la Boulaye, conférencier de Notre-Dame de Paris. Le R.P. venait assister à nos offices et se reposer une journée en notre solitude : c'est avec la meilleure bonne grâce qu'il accepta d'adresser la parole à la Communauté réunie autour de lui à la Bibliothèque. Causerie toute intime, pleine de charme, excessivement intéressante et dont tous nous gardons le meilleur souvenir.

Les travaux d'aménagement se poursuivent avec entrain. On a placé dans le cloître supérieur une des nouvelles fenêtres, elle est du meilleur effet. Le nouveau dortoir est presque achevé, il ne tardera pas à recevoir des occupants, chacun souhaite d'y prendre place, il promet d'être si agréable !

III. A Rumilly.

Le 7 mai, dans la Chapelle des Bernardines de Rumilly, le P. Abbé présidait la cérémonie de profession des vœux temporaires d'une jeune Novice venue l'an passé de Collombey à la fondation. Cérémonie très simple mais combien émouvante en pareil lieu, en pareilles circonstances !

Nous profitons de l'occasion pour renouveler notre demande de prières en faveur de l'œuvre si intéressante de restauration monastique qui se poursuit à Rumilly. Aux prêtres nos amis, nous faisons un appel très instant, qu'ils songent aux Ber-

nardines lorsqu'ils ont à diriger vers la vie religieuse des âmes bien disposées.

IV. Aux Ecoutes.

Avis à nos amis amateurs de T. S. F. Le dimanche 1^{er} juillet et le dimanche suivant 8, à 6 h. 3/4, le P. Abbé de Tamié donnera deux Conférences, sur l'invitation de Drac, au Poste parisien de radiophonie. La première traitera de la Fondation de l'Ordre de Cîteaux, la deuxième aura pour sujet : St Bernard et les principales dates de l'Histoire cistercienne. Une troisième Conférence : Un Monastère cistercien, sera donnée le dimanche 15 par le R. P. D. Anselme, Abbé de Chimay.

V. A Bonnevaux le 21 mai.

Nous empruntons à un périodique régional cette relation.

« De l'abbaye cistercienne de Bonnevaux, il ne reste aujourd'hui plus rien.

A l'entrée de la forêt, près de la Gère, une simple croix marque l'emplacement de l'ancien cimetière des moines.

Mais le souvenir de l'abbaye disparue est resté très vivant dans la mémoire des habitants de ce coin du Dauphiné. C'est ainsi que chaque année, une émouvante cérémonie religieuse réunit une foule de pèlerins, à l'endroit même où s'élevaient les bâtiments du Moultier, fondé il y a 800 ans par saint Etienne, deuxième abbé de Cîteaux.

Les moines de Tamié n'oublient pas, eux non plus, que leur abbaye a été fondée par les Cisterciens de Bonnevaux, et ils ne manquent pas d'encourager par leur présence cette fête qui est bien ainsi une vraie fête monastique.

Au matin du Lundi de Pentecôte, dès les premières heures du jour, ce coin champêtre généralement solitaire connaît déjà une belle animation. Ce sont les membres du comité et les commissaires qui procèdent avec habileté à l'organisation de la fête et à l'installation, sur le monument, de l'autel où sera célébrée la sainte messe.

A 8 heures, on aperçoit au fond du vallon les silhouettes des moines qui guidés par leur R. P. Abbé arrivent de Tamié.

A 9 heures 30, le chant du *Magnificat* résonne sous les chênes séculaires qui ornent l'entrée de l'immense forêt de Bonnevaux. La procession part du château et descend vers le lieu du pèlerinage.

En tête les enfants de chœur, la Maîtrise et la Chorale de Saint-Jean, puis M. l'Archiprêtre de Saint-Jean et son vicaire

et le groupe imposant des six moines précédant le Révérendissime Dom Alexis, abbé de Tamié, coiffé de la mitre et portant la crose.

La messe avec diacre et sous-diacre est célébrée par le R. P. Anselme, qui fut un des artisans de ces fêtes du souvenir. Les chants de la chorale et de la Maîtrise de Saint-Jean sont diffusés au loin dans la colline par un puissant haut-parleur.

Ce fut un beau spectacle que cette messe, célébrée dans le recueillement le plus complet, où tous les fidèles suivaient les cérémonies liturgiques, dont les fils de saint Benoît gardent la magnifique tradition. A l'Évangile, le R. P. Abbé dans un magistral discours commenta ces paroles : « Le corps des saints repose dans la paix et leur mémoire vit éternellement. » Le prédicateur évoqua la mémoire des nombreux moines enterrés à Bonnevaux et dégagait les grandes leçons que les pèlerins doivent retirer de cette fête.

Après la messe, les pèlerins se répandirent dans la vallée pour leur rustique repas champêtre.

A 13 heures, c'est la ruée de la foule vers les locaux de M. Joanin où est donnée une représentation du film « Un monastère », qui a été tourné dans une abbaye cistercienne. C'est une belle évocation de la vie si active et austère des moines qui furent pendant des siècles l'honneur, la joie et la prospérité de notre région.

A 14 heures 30, eut lieu le chant des Vêpres devant une foule sans cesse grossissante. Un chœur fut chanté par la Chorale et la Maîtrise de Saint-Jean ; un couplet approprié à Bonnevaux fut chanté par M. Linage, baryton.

Le R. P. Abbé donna une conférence historique fort intéressante sur la topographie de l'ancienne abbaye et sur la vie active que menaient les moines. Puis eut lieu l'absoute et la vénération des reliques.

A 16 heures, la foule se porte vers les locaux où doit avoir lieu la seconde séance de cinéma, et, pour pouvoir donner satisfaction à tous, les organisateurs sont dans l'obligation de donner une troisième séance.

Parmi la foule, nous reconnaissons : M. le chanoine Guichard, curé de Tramolé ; M. l'abbé Chuzelle, l'historien de Bonnevaux ; M. l'abbé Sibut, curé de Villeneuve-de-Marc ; la plupart des prêtres du canton et des environs ; M. Thouvard, vice-président de la L. D. A. C. ; M. Deville, président des œuvres de St-Jean ; M. Démoustier, maire de Villeneuve-de-Marc et la famille Berne.

VI. VARIÉTÉS

A Tamié en 1788.

Extrait de la relation manuscrite d'un voyage ou excursion en Savoie par Monsieur Pison de la Gravière (Isère) — en août 1788.

En partant de Ste-Hélène, à cheval, et en se dirigeant vers le nord un peu ouest, on commence par passer l'Isère, sur le pont nommé aussi de Ste-Hélène. De là, en continuant de traverser la Combe de Savoie, on arrive au pied de la montagne opposée. On la monte ensuite par le village paroisse de Tournoc, et en deux heures et demie on est rendu au monastère de Tamié. »

Tamié. — « Les Religieux gouvernés par un Abbé et au nombre de 15 à 18, suivent la Règle de la Trappe qu'ils n'ont embrassée que vers le milieu du dernier siècle. C'était auparavant une maison ordinaire de l'Ordre de Cîteaux. Tamié se trouve situé vers le milieu d'un charmant vallon, médiocrement élevé au-dessus de la plaine, d'un aspect cependant très retiré ayant son entrée par une large ouverture de montagnes, du côté de la Combe de Savoie, et son issue dans la même forme du côté opposé de la plaine d'Annecy, vers l'Orient du lac. Le vallon entier de Tamié offre l'aspect le plus verd avec des mélanges de bois bien conservés, et des arbres fruitiers de bon rapport. Un ruisseau de belle eau où se rendent encore diverses fontaines, arrose le bas de ce vallon et va, du côté de Faverges, sur la route d'Annecy, mouvoir une fabrique de fer appartenant au Monastère. La maison n'est que d'une médiocre grandeur, mais solide et bien entretenue. L'église, sans décoration, assez grande et sous une voûte en plein cintre, aussi assez élevée. Le clocher dédommage par son élégance ; réparé depuis peu, il semble sortir des mains des ouvriers. C'est un octogone parfaitement reluisant du fer blanc qui le couvre, avec de grands panneaux en jalousie dont la peinture verte récrée les yeux. »

Nous dinâmes avec les religieux dans leur réfectoire. Tous les détails sont tristes et édifiants. On ajoute à notre portion, composée comme celle des Religieux, d'un petit potage blanchi avec du lait, d'une assiette d'œufs brouillés et d'une autre d'haricots verts, on ajoute, dis-je, une moitié de truite médiocre, cuite au bleu et accompagnée d'une burette d'huile et de vinaigre. Vinrent ensuite un morceau de fromage et quelques poires et pêches peu engageantes. La lecture d'une

portion de la vie de saint Bernard dura pendant tout le repas, après lequel on se rendit à l'église, par les cloîtres, en procession et en chantant, sur une modulation très creuse et très lente le psaume *Miserere*. La communauté des Religieux se munit incessamment de fourches et de rateaux, et partit en silence pour aller s'occuper de la récolte des foins dans les environs. Je n'ai pas pu, durant tout le repas et ses accessoires surprendre un seul religieux qui ait levé les yeux ou interrompu autrement son air de profond recueillement. Ce sont deux d'entre eux qui font le service de tables, et qui, chaque fois qu'ils s'en approchent saluent par une très profonde inclination. L'Abbé, placé derrière la table qui occupe le fond du réfectoire vis-à-vis de la porte d'entrée, exerce la police la plus attentive et la plus silencieuse. Tout religieux, pour la moindre coupure, vient se coucher tout de son long devant sa table et demander miséricorde, et l'Abbé ne manifeste sa volonté que par un léger coup du manche de son couteau, seul bruit, qui avec la lecture, se fasse entendre dans cette salle.

Au reste, l'Abbé, nommé Dom Des-maisons, originaire de Chambéri, est un grand et gros homme de fort bonne mine et du teint le plus vermeil, paraissant âgé d'environ 50 ans. On dirait qu'il ait vécu longtemps dans un monde bien élevé : sa conversation est animée, quoique modeste, instructive et intéressante. Il ne me surprit pas peu, lorsque sur la demande en termes discrets que je lui en fis, il me répondit qu'il était entré dans la maison à 19 ans, et qu'il avait trouvé que c'était trop tard. Ce respectable Abbé jouit d'une réputation de grand mérite, et est traité comme tel par le Prince et la princesse de Piémont, lorsqu'ils viennent, pendant leurs voyages en Savoie, faire leurs dévotions et passer quelquefois deux jours à Tamié.

Après la procession du *Miserere* que nous suivîmes convenablement, l'Abbé ayant alors avec lui le religieux procureur de la maison, nous conduisit dans un petit appartement particulier, communément et proprement meublé. La conversation devint familière et libre, et l'on nous servit de fort bon café dont M. l'Abbé et le procureur prirent comme nous leur tasse.

Nous prîmes congé vers trois heures, étant arrivés entre neuf et dix ; l'Abbé et le procureur vinrent poliment nous voir monter à cheval, et nous nous séparâmes avec ces francs et honnêtes témoignages qui ne se trouvent que dans les lieux où règnent les mœurs et la parfaite probité religieuse.

En quittant Tamié, nous quittâmes aussi la direction du vallon vert où il est situé et prenant notre chemin au nord un peu ouest autant que j'ai pu en juger, nous commençâmes à gravir une rude montagne entremêlée de bois et pâturages. Arrivés au sommet par des zigs-zags plus ou moins prolongés, nous nous trouvâmes engagés dans d'autres montagnes à pâturages qu'il fallut parcourir successivement, en montant et en descendant à l'alternative, souvent très rapidement et en traversant aussi quelquefois des défilés profonds et étroits. Rien cependant de plus attachant que tous ces sites et tous ces aspects singulièrement variés. L'intérêt augmente beaucoup par la vue des hautes roches qui sous toutes les formes entourent et couronnent ces montagnes vertes. On est reposé d'ailleurs par la rencontre des troupeaux de vaches et de chèvres qui les habitent pendant l'été, et au besoin on trouve d'excellent lait et du fromage que l'on dit fort bon dans les grands chalets appartenant à chaque montagne. Les pâtres et les fromagers parmi lesquels on voit quelques femmes et quelques filles et des jeunes gens paraissent de l'humeur la plus accueillante. C'est une espèce d'humains bien peu ressemblants à ceux de nos plaines. Leur rencontre dans ces vastes et tortueux déserts, est souvent utile, même nécessaire pour vous rectifier dans le choix des chemins, suivant les points auxquels vous voulez aboutir. Ces chemins ne sont que des sentiers souvent très âpres et très raboteux, et fort entrecoupés qui vous jettent dans la perplexité, et qui peuvent vous égarer diamétralement d'un point à l'autre. Les pâtres qui vous suivent des yeux par leurs sommités, vous ramènent par leurs cris et leurs signes, dans ceux que vous avez à tenir, et nous en fîmes la rassurante épreuve plus d'une fois. »

LA CHRONIQUE DE TAMIÉ

« Veritatem in charitate facientes »



I. L'Ordre

Le P. Abbé de Tamié fut appelé les 8 et 15 juillet à donner au Poste Parisien de Radiophonie deux Conférences sur l'Ordre de Cîteaux. Plusieurs de nos amis ont entendu ces conférences. Il a paru utile pourtant d'en donner le texte dans la Chronique pour satisfaire d'abord aux désirs de ceux qui n'ont pu les écouter; ensuite parce que on y trouve condensées des notions sommaires exactes qu'il est difficile de rencontrer ailleurs. Voici donc la première Conférence portant sur les Origines et l'Organisation de l'Ordre.

L'Ordre de Cîteaux, les Cisterciens, voilà des vocables qui, pour la plupart des gens, n'ont guère de signification. Disons donc tout d'abord que Cisterciens, Bernardins, Trappistes sont trois appellations qui ont été successivement appliquées aux moines de l'Ordre de Cîteaux; après les avoir désignés sous le nom de Cisterciens, on les nomma ensuite Bernardins, maintenant, on ne les connaît plus en nos contrées que sous le titre de Trappistes. Les Trappistes, nous sommes en pays connu, ou, pour mieux dire, en pays de légende.

Or, voici les origines de la famille religieuse à laquelle appartiennent les Trappistes : l'Ordre de Cîteaux.

En 1075, quelques ermites qui avaient vécu jusque-là dans la forêt de Collan, sise entre Chablis et Tonnerre dans l'Yonne actuelle, se transportèrent à Molesmes en Côte-d'Or pour y fonder un monastère sous la règle de S. Benoît. Ils avaient à leur tête un moine bénédictin du nom de Robert, profès depuis longtemps, ayant même, à diverses reprises, exercé les charges de chef de Communauté comme Prieur ou comme Abbé. Sous la direction de cet homme, aussi vertueux qu'expérimenté, Molesmes vit bientôt sa population s'accroître,

les donations affluèrent ; on put établir un certain nombre de Maisons annexes ou Prieurés.

L'Abbaye semblait promise au plus brillant avenir lorsque se produisit en son sein une crise d'un caractère tout particulier. Pour bien en saisir et la nature et la portée, il faut savoir et se rappeler qu'à Molesmes, comme d'ailleurs dans la généralité des Monastères Bénédictins de l'époque, si on faisait profession de suivre la Règle de S. Benoît, on ne gardait pas, pratiquement, cette Règle en son entier : par suite de circonstances qu'il serait trop long d'exposer ici, l'observance bénédictine se composait d'un ensemble de pratiques variant souvent d'un monastère à l'autre mais dont la somme comprenait d'un côté une partie de la Règle de S. Benoît, d'autre part, un assemblage de coutumes consacrées par l'usage et reçues universellement. Or, il se rencontra, dans la Communauté de Molesme, des religieux très fervents, à la conscience délicate, auxquels cette combinaison parut manquer de loyauté, de sincérité. Au jour de leur profession, ils avaient promis tout simplement de garder la Règle de S. Benoît, ensuite, voilà qu'on leur demandait de mettre de côté une bonne partie de cette Règle et de s'assujettir par contre à une foule de pratiques étrangères à leurs engagements. Semblable manière d'agir leur semblait manifestement déloyale, elle constituait une entorse à la vérité : en s'y accommodant n'y avait-il pas danger d'offense pour Dieu, n'y avait-il pas péril pour la conscience ? On ignore qui eut le premier cette pensée ; toujours est-il qu'elle fut bientôt partagée par tout un groupe de moines avec, à sa tête, le Prieur Albéric, et un religieux d'origine anglo-saxonne du nom d'Etienne Harding. Ce groupe ne resta pas inactif : le jour où l'Abbé Robert lui-même s'avoua conquis à son point de vue, on put penser qu'il avait remporté une victoire définitive : d'accord avec Robert, il fut résolu qu'on proposerait à la Communauté d'adopter la Règle de S. Benoît en répudiant toute addition ou interprétation contraire au sens littéral. Il y eut à Molesmes un beau tapage ! adversaires et partisans du projet s'affrontèrent et les discussions passionnées eurent vite fait de dégénérer en disputes. Après diverses péripéties d'où la violence ne fut pas absente, les réformateurs accablés sous le grand nombre des opposants finirent par se résigner au seul parti pratique : s'en aller ail-

leurs fonder une Maison où, à leur aise et sans aucune entrave, ils réaliseraient leur idéal. Muni de l'autorisation pontificale octroyée par le Légat du St-Siège en France, Hugues, Archevêque de Lyon, le groupe quitta Molesmes et vint se fixer à Cîteaux, à vingt kilomètres de Dijon, c'était le 21 mars 1098.

On se tromperait étrangement si l'on ne voyait en cette histoire qu'un de ces banals incidents que l'on trouve dans l'histoire domestique des Ordres religieux. Nous sommes en présence d'un fait d'une importance exceptionnelle. A Molesmes, ce furent en réalité deux doctrines qui se heurtèrent, deux conceptions ; de leur choc devaient résulter pour la vie monastique des conséquences d'une portée considérable. Deux doctrines, disons-nous, deux conceptions. L'une traditionnelle affirme que la Règle de S. Benoît n'est plus praticable en son entier, qu'il est nécessaire de la modifier en plusieurs de ses points et qu'on peut le faire impunément sans détrimment ni pour la conscience, puisque les modifications ont été consacrées par l'usage qu'en ont fait de nombreux Saints, qu'en outre elles ont été approuvées par l'Eglise, ni non plus pour le travail de la perfection, puisque en remplaçant par des exercices d'une valeur équivalente ou même supérieure les points de la Règle délaissés, on atteint en somme un coefficient égal ou à peu près, ce qui permet de parvenir au but proposé quoiqu'avec des moyens différents et par des voies diverses. L'autre conception, celle des fondateurs de Cîteaux, tient que la Règle bénédictine est parfaitement praticable en sa complète intégrité : dès lors, promesse ayant été faite de l'observer, il n'y a qu'à tenir son engagement, l'honneur, la loyauté l'exigent ; d'ailleurs, ce faisant, n'est-on pas plus certain d'arriver au but et de remplir les intentions du S. Législateur ? Et puis, en accordant sa vie tout entière avec les données de la vérité pure et simple ne plaît-on pas davantage à Celui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » ?

On le voit, en l'occurrence, l'idéal cistercien avait une entité bien caractéristique, elle valait les travaux, les luttes et les souffrances que nécessita sa réalisation. Cette réalisation fut du reste magnifique : parcourons-en les principales étapes, nous allons assister à un effort aussi splendide que soutenu pour la conquête de la vérité intégrale. Nous l'avons dit, le Monastère de Cîteaux fut fondé le 21 mars 1098 : dès l'année

suivante, l'Abbé S. Robert est amené à retourner à Molesmes où la situation tourne au tragique. Le Prieur S. Albéric lui succède et mène allègrement la double tâche de l'installation matérielle et de la restauration monastique. Il lui faut lutter, tout à la fois, contre l'hostilité des tenants de la tradition qui peuplent les florissantes Abbayes du voisinage, qui crient au scandale, à la folie, qui prédisent l'insuccès immanquable d'une entreprise insensée ; contre les rigueurs d'un dénuement absolu. Il lui faut aussi affronter les difficultés provenant du défaut de recrutement : très rares, en effet, sont ceux qui se présentent pour grossir les rangs de la vaillante mais trop petite équipe des travailleurs, pour combler les vides creusés par la maladie ou la mort. Avec un courage admirable, une ténacité invincible, Albéric poursuit sa tâche et lorsqu'il succombe en 1108, le 26 janvier, Cîteaux est bien fondé, l'observance qu'on y garde est en tout conforme aux données de la Règle, cette dernière règne en souveraine absolue sur l'Abbaye et elle y règne seule car on a éliminé avec le plus grand soin, toute pratique étrangère, toute surcharge surtout. Remplis d'un bon sens exquis, Albéric et ses collaborateurs se sont dit en effet que s'ils voulaient parvenir à réaliser pleinement leur objectif, la pratique intégrale de la Règle, ils devaient commencer en tout premier lieu par lui réserver toutes leurs forces, toutes leurs énergies physiques et morales et se bien garder de les gaspiller en les dispersant sur l'accessoire et l'à côté.

Pour remplacer Albéric, les électeurs de Cîteaux portèrent leurs suffrages sur celui qui avait été son bras droit, l'anglo-saxon Etienne Harding, certains qu'il continuerait et conduirait à sa perfection l'œuvre de la Réforme.

Cet Etienne mérite bien de fixer un instant notre attention, nous avons devant nous une personnalité d'une envergure peu commune. Intelligence splendide, il a une culture fort poussée, ses vues sont d'une ampleur étonnante, ses idées d'une précision et en même temps d'une profondeur qui surprend, il apportera à leur mise en œuvre, une énergie de fer, une volonté que n'arrêtera aucun obstacle. Il est épris pour la vérité d'un amour enthousiaste et froid tout ensemble, il la poursuivra sans cesse et ne reculera devant aucune des conséquences suggérées par sa logique implacable. Un seul exem-

ple nous édifiera à ce sujet. A cette époque, circulaient dans la Chrétienté des exemplaires de la Bible présentant d'assez nombreuses et d'assez notables variantes. Pour Etienne, c'est là chose inadmissible, la Vérité est une, la Sainte Ecriture, expression de cette Vérité ne peut être qu'une, il faut retrouver, rétablir le texte authentique. Sans hésiter, de concert avec Albéric, il n'était encore que Prieur, il se met à l'œuvre, réunit des manuscrits, les compare et les compulse ; bravant les préjugés reçus, il ne craint pas de recourir aux lumières de Rabbins juifs, de consulter les textes originaux, il n'épargne ni temps, ni dépenses, ni peines, il atteint un résultat qui fait encore l'admiration des érudits.

C'est l'amour ardent de la Vérité qui le pousse, une fois en possession de la crosse abbatiale, à fermer audacieusement son Moutier aux influences de l'esprit du siècle qu'introduisent les Cours seigneuriales tenues à Cîteaux aux fêtes solennelles ; à proscrire de l'Eglise aussi bien que du Monastère, toute trace de luxe et de pompe, à vouloir en tous lieux la plus exacte pauvreté ; successivement, il réformera les rites sacrés, les livres liturgiques ; le chant ecclésiastique lui-même n'échappera pas à sa sollicitude. On reste stupéfait quand, étudiant de près les œuvres de ce moine géant, on se rend compte du travail qu'il dût fournir, des obstacles de toutes sortes qu'il eut à surmonter.

Quinze années pourtant s'étaient écoulées depuis la fondation ; si la famille cistercienne brillait par une ferveur admirable, si son observance réalisait à la perfection l'idéal jadis rêvé à Molesmes, il n'en fallait pas moins constater que le nombre des religieux diminuait au lieu de croître et que l'avenir s'annonçait bien sombre. Tant de souffrances, tant de travaux aboutiraient-ils, en fin de compte, à démontrer de toute évidence que le programme cistercien n'était qu'une pure illusion, une théorie fort belle peut-être mais pratiquement irréalisable ?

L'heure marquée par la Providence arriva enfin. L'an 1112, sous la conduite de S. Bernard, alors âgé de 22 ans, une troupe de 30 jeunes seigneurs se présentait à la porte de Cîteaux pour être admise au Noviciat. C'était pour Cîteaux la bénédiction du Ciel, l'avenir assuré et quel avenir ! On devine la joie du Saint Abbé Etienne et de ses moines, d'autant plus que

cette extraordinaire entrée de postulants ne fut que le prélude de beaucoup d'autres. Aussi bien, dès l'année suivante, il fallut songer à essaimer, l'enceinte de l'Abbaye étant devenue trop étroite : le 17 mai 1113, la Ferté, première fille de Cîteaux était fondée ; en 1114, ce fut le tour de Pontigny ; en 1115, Clairvaux et Morimond prirent naissance, ce fut dès lors une prodigieuse multiplication.

Cependant, cette prospérité posait un problème gros de conséquences. Il fallait trouver le moyen de maintenir en cette multitude d'Abbayes la parfaite régularité établie au prix de tant de fatigues, il s'agissait de nouer entre elles un lien créant tout à la fois une union indispensable et un contrôle dont la nécessité était absolue. Et cela, il fallait le réaliser sans toucher, ni à l'autonomie de chaque Maison, ni à l'autorité de chaque Abbé, telles que la Règle les déterminait. Bien des fois, dans le passé, on avait essayé de donner à ce problème difficile une solution adéquate, le succès avait été plus que relatif. Le bon sens d'Etienne, son équilibre parfait réussirent à résoudre la difficulté dans la Constitution qu'il donna à son Ordre sous le beau nom de Charte de Charité. Les principales dispositions en étaient si bien comprises qu'elles finirent par constituer le droit commun qui régit encore actuellement les Instituts religieux. Dans la pensée d'Etienne, son Ordre devait constituer une grande famille dont l'Abbé de Cîteaux était le Patriarche. Chaque Abbaye était contrôlée, quant au maintien de l'Observance régulière, par l'Abbé de la Maison dont elle était issue. La Maison-Mère elle-même, subissait le contrôle des Abbés des premiers Monastères qu'elle avait fondés. Chaque année, tous les Supérieurs se réunissaient à Cîteaux, sous la paternelle présidence du Patriarche, pour y traiter ensemble des intérêts spirituels et temporels de la grande famille qu'unissait aussi étroitement que doucement le lien très suave de la charité.

Lorsque Etienne accablé de fatigue se démit de sa charge et mourut en 1134, il laissait son institut parfaitement organisé et en pleine prospérité : 75 Abbayes solidement implantées à travers la France, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, l'Autriche, la Belgique, l'Angleterre étaient là pour attester la puissante, l'extraordinaire vitalité d'un Ordre qui comptait à peine 36 années d'existence et n'avait commencé son exten-

sion que depuis 20 ans. Telle est la force merveilleuse d'une idée féconde qui se fait jour à son heure ! Et de quelle opportunité sont en nos temps les leçons qui ressortent des origines cisterciennes. Cet amour passionné, cette recherche inlassable du vrai, de la sincérité, de l'entière droiture, de la parfaite loyauté en toute la teneur de la vie, tout cela, en nous révélant dans les Fondateurs une élévation d'âme, une grandeur de caractère dont la gloire rejaillit sur Dieu qui les inspira, sur la Religion qui les vit éclore fait aussi le plus grand honneur à l'humanité qui, éclairée et soutenue par la foi, est susceptible de pareils élans et capable de s'élever à de semblables hauteurs.

A la fin du XII^e siècle, Cîteaux comptait déjà 530 Abbayes d'hommes dispersées sur toute la surface du monde chrétien ; on en rencontrait aussi bien dans les forêts de la Suède et de la Norvège que sur les plages brûlantes du Portugal et de la Sicile. L'Ordre avait commencé dès lors sa pénétration en pays infidèles, il la continuera au siècle suivant : missionnaires intrépides, ses moines iront s'établir au milieu des steppes glacées de la Pologne et de la Lithuanie pour y enseigner par l'exemple de leur vie aux peuplades slaves la civilisation chrétienne. On les verra de même en Grèce, en Thrace, en Chypre mêlés aux schismatiques : en Syrie, au Liban, en Palestine ils accompagneront les Croisés et tenteront désespérément de s'accrocher au sol sacré des Lieux Saints.

On finit par nombrer 750 monastères d'hommes : quant aux Maisons de Moniales, elles se multiplieront si prodigieusement que tous les efforts faits jusqu'ici pour les identifier avec précision sont restés sans résultat. Disons seulement que notre France, qui fut toujours et reste le pays d'élection des Cisterciens, compta en ses actuelles limites jusqu'à 200 Moutiers d'hommes et plus de 160 de femmes : la plupart de ces Etablissements subsistèrent avec des fortunes diverses jusqu'au grand cataclysme de 1790 qui devait les emporter tous sans exception.

II. A l'Abbaye

Dans la plupart des Abbayes cisterciennes, les mois d'été sont marqués par ce qu'on nomme les travaux extraordinaires. Il faut récolter le foin, les graines, les céréales, cueillir les fruits etc., etc., toute la Communauté doit s'y employer. Le temps fixé pour le travail manuel habituel ne suffisant pas, on l'allonge, rognant pour cela sur les heures consacrées à la Lecture. Puis, comme les religieux sont fatigués par ce labeur harassant et prolongé, on supprime le chant des Offices, de la Messe conventuelle. C'est pour la vie liturgique et la vie intellectuelle une période d'activité ralentie. Dure nécessité mais nécessité inéluctable en bien des cas.

A Tamié, Dieu merci, les circonstances ont permis d'organiser toutes choses de telle sorte qu'il n'est pas besoin de recourir, sauf en des cas très rares, à une prolongation du travail manuel. Ni la vie intellectuelle, ni la vie liturgique de la Communauté ne subissent donc un amoindrissement, une diminution. Certains religieux pourtant sont appelés à sacrifier plus ou moins de temps destiné à la Lecture, à l'Etude, ce sont ceux qui ont charge des hôtes, des retraits, des visiteurs, en un mot des étrangers. Et Dieu sait s'il y en a en été des gens qui séjournent ou, au moins, passent à Tamié ! Cette affluence ne nuit aucunement d'ailleurs à la marche normale de la vie conventuelle, qui se continue selon son rythme accoutumé, offrant aux passagers le spectacle continuel d'une vie monastique et liturgique en toute la plénitude de son exercice. Et c'est là certes, avec le charme du site, ce qui constitue une des principales attirances de l'Abbaye.

Une invitation de la Curie Générale de l'Ordre ayant été adressée à toutes les Maisons pour demander de célébrer avec un soin particulier la fête de S. Etienne, 3^e Abbé de Cîteaux en ce 8^e centenaire de son bienheureux trépas, le Moutiers qui reçut jadis, vraisemblablement au moins, la visite du Saint, se devait d'apporter à cette célébration une dévotion toute spéciale. Le 16 juillet fut donc marqué par une Messe pontificale et par le chant solennel des Vêpres sur l'emplacement de l'église primitive, chant suivi d'une allocution toute familière du Père Abbé.

Chaque jour de l'Octave, au chapitre du matin, l'entretien habituel du Président roula sur quelque aspect de la vie ou de l'action de S. Etienne ; au jour Octave enfin, une dernière exhortation précédant la récitation de Complies et le chant du *Salve* sur le site de la première église clôtura la solennité.

La fête de S. Bernard vit aussi se dérouler les rites émouvants et si simples de la Messe pontificale cistercienne dans le cadre unique de l'enclos S. Pierre. La nombreuse assistance que n'aurait pu contenir l'enceinte trop étroite de l'église abbatiale put jouir à son aise de la splendeur du spectacle liturgique et se délecter en même temps de la beauté du chant. Ayant eu l'avantage de profiter quelques jours auparavant des doctes leçons d'un Maître en la partie, le R. P. de Malherbe, de l'Ordre de Mont Olivet, les chantres se surpassèrent en l'occurrence : certains morceaux, au dire d'un juge compétent, dépassèrent en harmonieuse suavité, et surtout en mouvement et en vie, l'exécution solesmienne : ce n'est pas peu dire.

Bon nombre d'Amis de Tamié assistaient à la messe autour du Président de l'Association M. le Comte Pierre de Villette, de M. Charles de Harenne, de M. Louis Berger, de M. Henri Thouvard, de M. André Tissot-Dupont, etc. La nombreuse troupe des Colons Florimontains formait autour de l'autel une intéressante et vivante couronne d'un bleu qui ressortait très curieusement sur le vert de la prairie et des arbres et rejoignait, en quelque sorte, l'azur d'un ciel splendide qu'embrasait un soleil radieux. Après les traditionnelles agapes qui réunirent au réfectoire conventuel hôtes et amis, les Vêpres furent chantées à l'église et suivies d'un panégyrique de S. Bernard donné par le R. P. Gerlaud, Prieur des Dominicains du Couvent de S. Albert le Grand près Chambéry. Nous espérons pouvoir donner ici bientôt le texte de ce discours, où se mêlaient à une forte doctrine, une compréhension très vive de la personnalité puissante que fut l'Abbé de Clairvaux et des applications inédites, d'un à-propos parfait des enseignements et des exemples du Saint. Magnifique journée, réussie en tous points.

Les Amis venus à Tamié à cette occasion, les hôtes et les passants ont remarqué et souvent admiré les nouvelles fenê-

tres garnies de vitres serties en plomb auxquelles travaillent actuellement les artistes. Le cloître supérieur en entier, le rez-de-chaussée de la façade nord du Monastère, la tour d'entrée et la tour de l'angle Nord-Est ont vu remplacer les fenêtres de bois vermoulues et branlantes par ces nouvelles baies au dessein harmonieux. L'aspect extérieur y gagne énormément mais c'est en hiver surtout qu'on pourra apprécier l'avantage pratique de cet aménagement.

Les fouilles ont repris au mois d'août sur l'emplacement de l'ancienne Abbaye : le déblaiement du site du Chapitre ayant été résolu, on arriva vite à de forts intéressants résultats. Presque à fleur de terre, non loin du mur septentrional, on découvrit une grande quantité d'ossements et plusieurs crânes assez bien conservés : le tout gisant pêle-mêle en un complet désordre. — Vers le milieu de la salle, devant la place que devait occuper le siège abbatial, on mit à jour un double caveau de facture assez grossière, la fermeture manquait. On y trouva d'abord de nombreux crânes et autres débris humains, puis, au-dessous, dans le compartiment nord, un squelette entier dans la situation naturelle de sa sépulture, dans l'autre compartiment plusieurs squelettes superposés. Au moment où ces lignes sont écrites, les travaux se poursuivent, on a soin de prendre souvent des photos, de tracer des croquis, de recueillir des mesures précises afin qu'un jour puisse être dressé un Rapport exact des opérations. Il est plus que probable qu'on se trouve en présence du tombeau des anciens Abbés de Tamié ; en effet, d'après les usages de l'Ordre, les Abbés étaient inhumés au Chapitre quand leur sépulture n'avait pas lieu à la sortie de l'église dans le mur adjacent au transept et à la sacristie. D'autres caveaux, très curieux, très bien aménagés ont été découverts dans la basse-nef septentrionale de l'église, ils avaient été fouillés et ne renfermaient plus que quelques petits ossements. Aucun objet d'ailleurs n'a été rencontré jusqu'ici dans les fouilles, ce qui ne laisserait pas que de surprendre si on ne savait que la démolition du xvii^e fut faite très méthodiquement. On a mis à jour en outre une partie des fondations du cloître, ce qui permettra, espérons-le du moins, de retrouver toute l'infrastructure du vieux Monastère.

III. Nécrologie. P. Amédée.

Le 4 août, vers 7 h. 3/4, le P. Amédée montait en auto avec son frère Albert, en villégiature à Tamié, et notre bon ami M. Boudot-Lamotte, venu passer quelques heures à l'Abbaye. Ensemble, ils prenaient la direction de Faverges où M. Boudot-Lamotte devait retrouver l'autobus. De Faverges, l'auto fila vers Albertville pour y déposer un chargement de fromages. Or, à 2 kilomètres environ de la ville, sur la route goudronnée et glissante par une forte pluie, l'auto dérapa et se brisa contre un arbre bordant le chemin. Le petit Albert sorti des débris lamentables de la voiture, avec une blessure légère et quelques contusions sans gravité, courut chercher du secours, mais quand on eut réussi à dégager le P. Amédée il était sans connaissance. Vite, on le transporta à l'Hôpital où le médecin reconnut une fracture du crâne et deux fractures du bras gauche, le cas était sans remède...

On en était à Tamié à la fin de la Messe de S. Dominique lorsque retentit la sonnerie du téléphone. D'Albertville on appelait le P. Abbé pour un cas urgent... quel choc pour lui quand il apprit, sans détails d'ailleurs, on refusait d'en donner, l'affreux malheur. Monté sur le camion, il descendit avec le P. Marie et se trouva bientôt en présence de l'agonisant. Car c'était déjà l'agonie ; elle fut longue, on récita les prières. M. l'Aumônier avait déjà administré l'Extrême-Onction. A midi moins le quart, entouré des bonnes et si dévouées religieuses infirmières, ayant à ses côtés le P. Abbé atterré, le P. Amédée rendit son âme à Dieu sans avoir donné aucune marque de connaissance..

Ce fut pour la Communauté un coup bien rude quand le P. Abbé lui annonça la triste nouvelle... vers 5 heures la voiture ambulance ramenait dans un cercueil ce confrère très aimé qu'on avait vu partir si plein d'entrain dans la matinée. Les obsèques, le lundi 6 août, furent émouvantes, l'église suffisait à peine à contenir la foule accourue pour témoigner à l'Abbaye et à la famille du défunt sa religieuse sympathie. Le P. Abbé chanta la messe de *Requiem*. Mgr l'Evêque de Maurienne donna les absoutes et accompagna au cimetière les rites, si touchants dans leur antique ordonnance, de la sépulture cistercienne. De Chambéry étaient accourus Mgr Monard,

Vicaire général et M. le chanoine Burgat, Supérieur du Grand Séminaire, M. le chanoine Garnier, Chancelier de l'Archevêché ; M. le Chanoine Collomb, Supérieur de la Villette ; M. l'abbé Loridon, curé de St-Cassin ; M. l'abbé Bassat, vicaire à la Métropole ; M. l'abbé Carret, professeur à la Villette, d'autres encore dont les noms nous échappent : l'Abbaye d'Hautecombe était représentée par le R. P. D. Perrucon, tous les Pères de St-Sigismond présents à l'Institution N.-Dame étaient là avec une foule de personnalités accourues d'Albertville et de Faverges.

Le mardi 14 août, dans l'église Métropolitaine de Chambéry, paroisse du défunt, sa famille faisait célébrer un service solennel. La Messe fut chantée par M. le Curé en présence de S. E. Mgr l'Archevêque, du P. Abbé de Tamié, d'une quantité d'ecclésiastiques séculiers et réguliers et d'une assistance nombreuse et recueillie.

« Vie brisée, tige montante stupidement fauchée par la mort aveugle, à 27 ans, penseront certains. Aux yeux de la foi — et ce sont ceux qui voient le plus clair — destinée dont la courbe a brusquement jailli vers l'Infini pour s'y perdre plus tôt dans la vraie vie ». Nous empruntons à la *Quinzaine Religieuse* de Chambéry ces magnifiques paroles qui traduisent si bien la réalité de ce qu'ont éprouvé les âmes des moines de Tamié et de leurs amis.

Nous nous faisons un devoir ici, répondant à une demande très instante du Père Abbé, de remercier, en son nom et au nom de la Communauté, toutes les personnes, les très nombreuses personnes qui, en cette circonstance si douloureuse, ont bien voulu par leurs lettres émues et par leurs prières témoigner leur sympathie et leur compassion. Ces témoignages multipliés ont été très sentis, que Dieu récompense ceux qui les ont donnés.

IV. Dans l'Ordre.

De divers côtés, on nous a demandé des détails sur la fondation faite par des religieux de l'Ordre en Algérie, ces temps derniers. Pour le moment, manquant de précision, nous pouvons seulement dire qu'il ne s'agit aucunement d'une reprise de l'Abbaye, si célèbre jadis, de Staouéli. Ce n'est même pas

la Communauté de Staouéli, aujourd'hui établie à Maguzzano en Italie, qui fait la fondation. Elle est entreprise par un groupe de moines sortis de N.-D. de la Délivrance en Yougoslavie, maison qui est fille de N.-D. des Dombes et a encore à sa tête un Abbé d'origine française. La nouvelle ruche monastique perchée à 1.000 m. d'altitude dans les montagnes porte le nom de N.-D. de l'Atlas, elle doit exploiter un important domaine de 400 hectares, dit-on. Dieu la bénisse et la protège !

V. Distinction.

Avec un très vif plaisir nous avons appris que la médaille militaire pour faits de guerre avait été décernée à notre bon ami M. Lucien More, de Paris, membre de la Société Civile des Amis du Val Tamié. Toutes nos félicitations.



LA CHRONIQUE DE TAMIÉ

« Veritatem in charitate facientes »

I. — Deuxième Conférence du P. Abbé
à Paris le 15 juillet 1934

Principales dates de l'histoire cistercienne

Dans un précédent entretien nous avons vu que l'Ordre de Cîteaux prit très vite un élan splendide ; il le dut sans doute, en tout premier lieu, à l'excellence de son idéal, à la perfection intrinsèque de son Institut mais il le dut aussi à ce fait qu'il compta parmi ses membres un grand nombre d'hommes éminents non moins remarquables par leurs qualités naturelles que par la sainteté de leur vie.

St Bernard paraît au premier rang de cette phalange glorieuse et sa figure rayonne d'un éclat tel qu'elle attire et retient aisément l'attention ; c'est à peine si on songe à regarder auprès de lui des hommes qu'il dépasse certes, qu'il éclipse, mais qui n'en restent pas moins de très puissantes et très originales personnalités. Nous l'avons dit, Bernard avait 22 ans lorsqu'il entra à Cîteaux : à 25 ans, il était fondateur et Abbé de Clairvaux ; promptement, le renom de ses vertus, de ses talents aussi dépassa les limites de son Monastère ; dans l'Ordre entier, dans le monde religieux spécialement, on parla bientôt de ce moine thaumaturge, de cet Abbé aux dons extraordinaires : il fut connu jusque dans les milieux séculiers ; de toutes parts on se mit à le visiter, à le consulter, à solliciter son intervention. Roturiers, nobles, ecclésiastiques, Evêques, Cardinaux, Princes et Papes eux-mêmes eurent recours à ses services et firent fond sur son extraordinaire ascendant. C'est un spectacle peu banal que de voir Bernard à l'œuvre. Comme Abbé, il a un succès prodigieux, sa Communauté grandit et se développe avec une telle rapidité qu'en 35 ans il pourra en tirer plus de 60 colonies lesquelles s'en iront dans toutes les directions fonder de nouveaux monastères. La perfection fleurit parmi ses moines

à ce point que Clairvaux est considéré comme l'Abbaye sainte entre toutes. Docteur ès-sciences religieuses, il écrit d'admirables Traités, commente l'Écriture, prononce des homélies célèbres, réfute les erreurs et combat avec la dernière énergie pour la vérité dans les Conciles, sur les places publiques. C'est à lui que fait appel l'Épiscopat de France pour arbitrer la question délicate de l'élection du Pape légitime ; et tous Prélats, Princes et Rois s'inclinent devant sa décision. C'est à son zèle infatigable, à son éloquence enflammée que les Souverains Pontifes confieront la noble mais combien dure mission d'extirper le schisme et de prêcher la Croisade. On le verra parcourir la France toute entière, l'Italie, la Belgique, une bonne partie de l'Allemagne ; âme ardente qui entraîne et galvanise un corps débile et bien souvent infirme. Il ne reculera pas devant l'entreprise ardue de réconcilier les princes et de rétablir entre eux la paix ; moribond, il quittera encore une fois son pauvre grabat pour s'acquitter à Metz d'une médiation pacifique. Ah ! il était bien le fils spirituel, l'héritier légitime d'Étienne Harding et d'Albéric ce Bernard amant passionné de la droiture, de la vérité intégrale en tout et partout. Il vivra cette vérité dans sa vie monastique, il la fera vivre aux siens, il cherchera à la rétablir là où elle a subi une éclipse, il ne craindra pas de poursuivre avec une surprenante audace jusque dans les sphères les plus élevées du monde ou de l'Église tout ce qui est dissimulation, mensonge, erreur, hypocrisie. On l'a dit et rien n'est plus vrai, Bernard fut l'oracle de son siècle, il en reste la gloire la plus pure, il le domine et le remplit.

A ses côtés, voici ses disciples, ses amis, ses confrères ; on compte parmi eux un Pape, de nombreux Cardinaux, des Archevêques et Evêques, ils jouent parfois un rôle considérable dans le monde. Tels, par exemple, en France St Pierre, Archevêque de Tarentaise ; St Hugues, Abbé de Bonnevaux ; Henri, Abbé de Clairvaux puis Cardinal évêque d'Albano ; St Guillaume, Archevêque de Bourges ; St Thibault de Marly, Abbé des Vaux de Cernay, etc., tous personnages d'énorme influence en leur temps ! En Angleterre c'est St Aelred, en Allemagne c'est Othon de Fréisingue, en Italie c'est Joachim de Flore, en Espagne c'est, avec bien d'autres personnalités très dignes d'attention, l'originale figure de St Raymond de Fiteró, fondateur de l'Ordre militaire de Calatrava, moine et soldat tout ensemble. Combien d'autres qui ont laissé un grand souvenir dans les fastes de l'histoire : saints, écrivains, sa-

vants, sans parler des saintes dont la vie fut marquée du sceau des miracles ou des faveurs mystiques.

L'Ordre de Cîteaux fut appelé tout naturellement à exercer non seulement au point de vue religieux mais encore au point de vue social une influence très notable. Les Abbayes généralement fort peuplées comptaient quelquefois des centaines de moines et surtout de convers, religieux voués spécialement au travail agricole et industriel. Comme chaque maison devait ordinairement se suffire en tout, non seulement on s'efforçait de produire les denrées de consommation indispensables mais encore les objets fabriqués nécessaires à la vie normale du Couvent. Une Abbaye cistercienne était donc en même temps maison de prière, exploitation agricole et centre des industries les plus variées. Il est avéré que les cisterciens défrichèrent d'immenses étendues jusque là incultes ou désertes et firent faire de grands progrès à l'agriculture comme aussi aux arts et industries annexes. Ils sont restés célèbres comme bâtisseurs et architectes ; si leurs œuvres sont empreintes d'un cachet voulu de sobriété et de simplicité, elles n'en sont pas moins marquées au coin d'un art véritable respirant tout à la fois la force, le pratique et la beauté. Une multitude de manants et de serfs trouvèrent dans les cloîtres cisterciens une élévation morale et des conditions de vie matérielle bien supérieures à celles que leur aurait réservé un séjour dans le siècle ; en ce sens encore on ne saurait assez relever l'excellence de l'influx exercé par Cîteaux au Moyen-Age sur la société contemporaine. Ce serait d'ailleurs commettre une erreur très grossière que de tenir les Cisterciens pour de purs ouvriers manuels, pour des artisans : en réalité, la culture intellectuelle fut très poussée dans leurs cloîtres, il en sortit au XII^e et XIII^e siècles une production littéraire abondante : nos bibliothèques, nos musées s'enorgueillissent d'une multitude de manuscrits composés ou copiés par les scribes cisterciens et remarquables par le soin apporté à leur exécution.

Le spectacle impressionnant de la splendeur cistercienne nous est offert pendant plus de deux siècles, puis, peu à peu, l'astre se voile, son éclat s'obscurcit, la vie se retire lentement de ce grand corps qui dépérit. Les raisons de cette déchéance ? elles furent multiples, les historiens se sont complus à en dresser une liste qui ne manque ni de longueur ni de variété, ce n'est point le lieu d'en dresser une de plus : qu'il suffise d'énoncer un fait, cause primordiale semble-t-il de cette langueur mortelle envahissant sournoise, implacable, les membres

du colosse monastique. Des esprits généreux étaient entrés à Cîteaux attirés par la réputation de l'Ordre. Ils ne comprirent pas le principe fondamental qui avait inspiré et dirigé en tout les premiers Pères : cette discrétion bénédictine que le Patriarche du Cassin nomme si justement la Mère des Vertus. Capables d'héroïsme, ils crurent qu'ils pourraient faire porter à tous le fardeau surrogatoire qu'ils s'étaient imposé et portaient eux-mêmes allègrement ; de fait, ils purent penser, au premier abord, qu'ils n'avaient pas surestimé la vertu de leurs confrères, il y eut une poussée de ferveur admirable. Mais tout cela ne fut que momentané ; bien vite, des symptômes de lassitude d'abord puis d'accablement apparurent ; saturé, blasé, le grand nombre s'affaissa... Viennent les épreuves des guerres, des épidémies, vienne surtout la grande plaie de la Commende, chancre affreux qui ronge et suce la substance des monastères, nous voici en présence d'un corps présentant encore quelques apparences d'une grandeur périmée mais qui ne vit plus qu'au ralenti. Des Réformes surgirent de ci, de là, en Espagne au xv^e siècle, en France, à la fin du xv^e et au commencement du xvii^e, elles n'eurent qu'un succès relatif ou éphémère. Telle la Réforme des Feuillants, semblable à un météore qui passe, jette une clarté éblouissante et s'éteint. A la Trappe, l'Abbé de Rancé fut plus heureux ; l'observance qu'il instaura en cette Abbaye n'était pas certes, malgré les désirs et la bonne volonté du Réformateur, la reproduction du vieux programme, du magnifique idéal cistercien, la Providence pourtant lui réservait un avenir insoupçonné. Quand éclata l'orage formidable de 1789 qui emporta toutes les Abbayes cisterciennes de France, de Belgique, puis, par répercussion, toutes celles d'Allemagne et presque toutes celles d'Italie, les moines de la Trappe pour conserver leur vie religieuse émigrèrent successivement en Suisse à la Val Sainte, en Autriche, en Russie, en Amérique enfin sous la conduite d'un chef à l'énergie peu commune D. Augustin de Lestranges. Lors de la chute définitive de Napoléon, ces intrépides rentrèrent dans les ruines de leur Abbaye dévastée : connus désormais partout sous le nom populaire de Trappistes, ils s'étaient multipliés d'une façon étonnante et avaient trouvé moyen de fonder des maisons nouvelles en Belgique, en Espagne, en Angleterre. Quand en 1833 D. Guéranger, qu'on a donné parfois comme le restaurateur de la vie monastique en France, commença son œuvre à Solesmes, les Trappistes héritiers et continuateurs de Cîteaux comptaient en France

une dizaine d'Abbayes d'hommes généralement très peuplées et plusieurs maisons de femmes. On ne verra pas se reproduire avec eux la splendide expansion qui marqua jadis le premier siècle cistercien, il faut avouer pourtant qu'ils avaient quelque chose de l'esprit d'initiative, de la hardiesse et de l'élan de leurs ancêtres. Les deux premières Abbayes assises en Angleterre depuis la Réforme sont leur œuvre : Lulworth dès 1796, Mont St-Bernard en 1833 ; de même, en Irlande où Mont Melleray s'établit en 1832. Gethsémani fondé par les Trappistes français de Melleray en 1848 est la première Abbaye d'Amérique du Nord. Les Trappistes sont encore les premiers moines à s'établir en Afrique ; au Nord, à Staoueli, en 1843, au Natal en 1880. On les trouve en Océanie en 1877, en Asie Mineure en 1882, les voici en Chine en 1883, au Japon en 1890. Les 24 religieux qui quittaient la Trappe en 1790 pour aller se réfugier en Suisse comptent actuellement une postérité spirituelle de 4.800 personnes, 3.600 hommes et 1.200 femmes servant Dieu en 80 monastères dispersés sur la surface du monde.

Mais les Trappistes ne sont pas seuls à représenter le vieil Ordre cistercien. Quelques antiques Abbayes d'Autriche, de Bohême, de Hongrie, d'Espagne, d'Italie et de Pologne ont échappé par une sorte de prodige aux ravages de la Réforme protestante, aux orages révolutionnaires, à bien d'autres périls ; puis, en France, en Belgique, en divers pays, quelques Communautés se sont rétablies ou ont été fondées en dehors de l'influence trappiste ; tous ces Monastères, au nombre de 120 environ et comptant une population de 1.100 religieux et de 1.800 moniales, forment une Confédération sous l'autorité d'un chef appelé Abbé général de la Commune Observance tandis que les Trappistes en forment une autre soumise à l'Abbé de Cîteaux, Général de l'Étroite Observance. Nous sommes bien loin de la splendeur des jours anciens ! l'immense famille de jadis n'est plus qu'un modeste groupe que partage encore une surprenante scission. Le vieil arbre couvert de timides rejetons retrouvera-t-il un jour sa verdure d'antan et reverra-t-il la chrétienté abritée sous son ombre ? En tous les cas n'est-on pas fondé à croire que seul le retour sans arrière pensée, sans restriction à l'idéal qui fit autrefois sa force et sa gloire peut lui faire espérer un avenir digne de son passé.

Quelle que soit leur observance, à quelque groupe qu'ils appartiennent, tous les Monastères cisterciens nous offrent

le spectacle d'une belle vitalité. Tous sont évidemment, c'est la chose principale, des foyers de vie spirituelle intense, des centres de prière où fleurit la Liturgie sacrée, où s'élabore, appuyée sur des existences tissées de mortification, de renoncement, la grande, la puissante intercession pour l'humanité toute entière : tous aussi exercent libéralement la traditionnelle hospitalité monastique, accueillant les âmes désireuses de trouver dans le silence, dans la retraite, dans la chaude atmosphère de la charité chrétienne le repos réconfortant, le calme et la paix. Halte bienfaisante sur le rude chemin de la vie qu'un séjour dans une Abbaye de Cîteaux ! innombrables sont ceux qui y ont trouvé, avec le relèvement moral ou même physique, le courage pour continuer la lutte, la force de rester fidèles au devoir sous toutes ses formes. Ce n'est là d'ailleurs qu'une manière d'exercer la charité, il y en a bien d'autres en honneur chez les moines.

Beaucoup d'Abbayes, surtout chez les Trappistes, sont comme jadis des établissements agricoles modèles, ayant comme annexes des industries appropriées : à l'occasion, les cisterciens sont encore des défricheurs, et ils ne craignent point de prendre la tête du progrès dans les diverses sphères de leur action. Ouvrir des Ecoles d'agriculture, des Ecoles professionnelles, même des Collèges, des Etablissements d'hospitalité ou de bienfaisance ne les effraye aucunement, surtout s'ils appartiennent à la Commune Observance. Mais s'il est entre tous un bienfait dont peut profiter notre société contemporaine n'est-ce pas celui de l'exemple donné par ces existences vouées intégralement au développement de ce qu'il y a en l'homme de plus noble, de plus élevé ; consacrées dans l'oubli de soi-même, dans le dédain de tout ce qui s'appelle confort, jouissance, satisfaction personnelle au bien commun : dévouées à l'accomplissement perpétuel du devoir souvent pénible et de tous les instants ? Il y a là pour l'humanité trop fréquemment portée à suivre les instincts inférieurs d'une nature déchue une leçon d'un prix inestimable, un exemple vécu et vivant, donc irrécusable, de ce que peut notre humanité quand elle sait tirer de la foi chrétienne les ressources indéfinies qu'elle renferme.

II. A l'Abbaye.

Si nous en croyons certaines gens, à Tamié, au cours de l'année, on compte normalement neuf mois d'hiver et trois de mauvais temps. Affirmer que c'est là chose normale c'est s'avancer quelque peu : quoiqu'il en soit, on ne pourra le dire de l'an du Seigneur 1934 qui fut une belle et bonne année, grâce à Dieu. Songez donc qu'au 19 décembre, il n'y avait pas de neige, et qu'il faisait si peu froid que les moines n'avaient pas encore gagné la petite chapelle d'hiver ! Et puis, cet automne généralement si agréable ! et cette belle récolte de pommes de terre, de légumes : un chou du jardin a pesé (poids vérifié par le jardinier radieux) 8 k. $\frac{1}{2}$. On a fabriqué 53 hectos de cidre, chose inouïe à Tamié certainement. Dieu en soit béni ! tout cela aidera à passer le temps de la crise : la fameuse crise qui se fait sentir chez les moines aussi bien, peut-être plus qu'ailleurs ; cela aidera à pourvoir aux besoins d'une famille religieuse qui augmente toujours en nombre alors que les ressources restent stationnaires, pour ne rien dire de plus.

Quelle différence entre le mois d'août et celui de décembre au Val Tamié ! En août, c'est l'animation : colons, touristes, retraitants, amis, parents gravitent autour de l'Abbaye, quelque peu effrayée de voir sa solitude séculaire troublée et violée de la sorte : en décembre, c'est la grande paix, le grand silence : seuls dans le vallon, les moines et leurs rares voisins jouissent de la liberté reconquise. Cependant, cette année on entend quelque bruit : là-bas, au nord un moteur ronfle, gémit, s'impatiente ; au sud ce sont des coups de marteau au rythme pressé, haletant. Les ouvriers se hâtent : avant la neige, avant le gel, il faut en finir avec la bâtisse, la belle bâtisse de Ste-Aleth qui a remplacé la vieille grange si pittoresque de Martignon. Les murs sont terminés, la charpente est dressée, pourra-t-on la garnir d'ardoises avant le mauvais temps ? ? ? Ste-Aleth, c'est la Maison de Repos pour jeunes gens rêvée depuis longtemps par l'ardent P. Ferrand, c'est la demeure hospitalière, ouverte toute l'année, l'été aux parents des colons et aux amis et hôtes de la colonie ; les autres mois, aux jeunes gens anémiés, fatigués, qui y trouveront, sous le contrôle d'une autorité toute paternelle, les meilleures conditions pour y refaire leurs forces physiques et même morales. La voilà donc en train, cette fois, l'œuvre magnifique, couronnement en même temps que complément de la Colonie

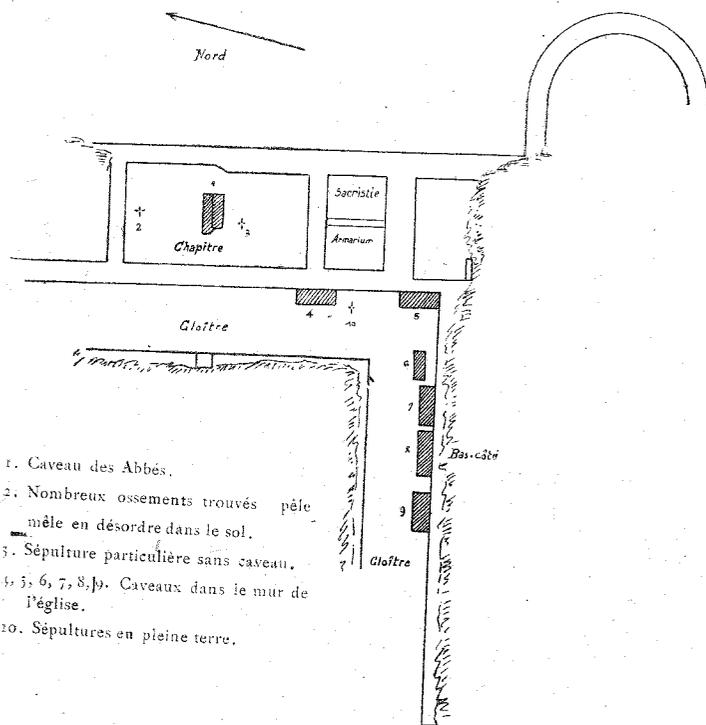
Florimontaine. Que Dieu vienne en aide au vaillant animateur de tout ce bel ensemble et qu'il daigne lui faire trouver les cœurs généreux dont il a besoin pour mener à bonne fin son entreprise. Et, de Faverges, par une belle route, large et toute goudronnée (le susdit moteur qui travaille près des Prières actionne un concasseur chargé de préparer sable, gravier pour la réfection du chemin), donc, de Faverges par cette belle route, ou encore de Frontenex ou d'Albertville, par une route pareille qui est à tout le moins projetée, on accèdera facilement au Moulin St-Bernard, d'où l'on passera chez Ste Humbeline, sœur de St-Bernard tout à côté, puis, un peu plus loin, chez Ste-Aleth sa mère. On se trouvera en famille. Que si on veut pousser plus haut on rencontrera St-Lambert, enfin l'Abbaye. Quelle collection ! Si St-Pierre de Tarentaise revenait à son vieux Tamié, grande serait sans doute sa surprise !

Au vieux moutier, la vie continue calme, paisible dans sa belle régularité. Signalons comme ayant rompu l'uniformité, la fête familiale des Noces d'or d'entrée en religion du P. Bernard, Prieur honoraire. Elle fut fort touchante et ce qui ne nuisit à rien, fort gaie.

Après avoir célébré la Messe conventuelle revêtu d'ornements qui furent la gloire d'un passé très cher et que le goût actuel a mis de côté avec tant d'autres choses hélas ! le jubilaire se vit à la Bibliothèque, après déjeuner, entouré de toute la Communauté et des amis encore présents dans la vallée : M. le Dr Fourcade, M. Daniel Rops, l'Abbé Ferrand. Alors discours, allocutions commencèrent ; on entendit même une complainte, aussi malicieuse que longue, qui en quelque quarante couplets narrait la vie entière du héros de la fête. A son tour le P. Bernard prit la parole et lut une harangue toute pétillante d'esprit et de vie. Tout eut été parfait si l'Ami du cœur n'avait été absent : on avait retardé la fête pour attendre M. l'abbé Mille, il n'arriva que le lendemain !

Notons encore, le 13 novembre, la profession temporaire des Pères Charles et Etienne ; le 8 décembre, celle du P. Augustin, les prises d'habit des FF. Raymond le 7 novembre et Nicolas le 8 décembre. Trois autres candidats attendent au Noviciat le moment où il leur sera permis de revêtir la chape blanche, ce qui fait que Tamié compte actuellement 19 Moines, 11 aspirants, 7 convers, 2 postulants, au total 39, et le monastère fut bâti jadis pour 20 personnes !

Le 19 novembre, le petit cimetière de Tamié accueillait un-



1. Caveau des Abbés.
2. Nombreux ossements trouvés pêle mêle en désordre dans le sol.
3. Sépulture particulière sans caveau.
- 4, 5, 6, 7, 8, 9. Caveaux dans le mur de l'église.
10. Sépultures en pleine terre.

Fouilles de Tamié 1934.

nouvel hôte. Jacques Marchand, de Vanves (Seine) désireux de se consacrer au service de Dieu avait essayé d'embrasser à l'Abbaye la vie cistercienne ; une très pénible infirmité l'avait contraint à rentrer dans le siècle mais toutes ses aspirations étaient pour le cloître où il espérait toujours retourner. Dieu en avait décidé autrement, le 15 novembre, il rappelait à Lui l'âme de Jacques ; sa dépouille mortelle revêtue de l'habit de l'Ordre fut conduite à Tamié par sa famille pieusement soucieuse de remplir les désirs du défunt ! elle repose maintenant, dans ce reliquaire véritable qu'est le cimetière monastique, à l'ombre de l'antique église abbatiale où il aimait tant prier.

Tout l'automne, grâce au temps favorable, le travail des fouilles a continué sur l'emplacement de l'ancienne Abbaye, d'autres sépultures ont été découvertes ; le tombeau des Abbés a été restauré ; les ossements extraits des divers caveaux ont été mis en des cercueils et déposés en leur place respective, on s'occupe présentement de déblayer le cloître devant le chapitre et le long de l'église ; le sol est rempli véritablement de corps, partout où le rocher n'était pas à fleur de terre on a enseveli des défunts. Toujours aucune trace d'inscription, ou d'un objet quelconque susceptible de retenir l'attention.

A l'intérieur de l'Abbaye de grands travaux sont en cours, on refait le plancher du cloître supérieur qui était en si piteux état. Et l'opération se poursuit, comme toujours, à l'économique : ce sont les religieux qui font toute la besogne et ce sont les vieilles planches retaillées, retournées et passées à la raboteuse qui sont réemployées, elles ont encore une épaisseur fort raisonnable et le nouveau plancher durera autant que n'importe quel parquet dernier cri.

Au dortoir voisin, tout est bouleversé, le plancher sera aussi renouvelé et toutes les couches refaites en fer et fibrociment. Quand les murs auront été reblanchis, les moines pourront entrer dans un dortoir propre, sain et gai. Tout le travail, ici encore, est exécuté par les religieux. C'est ainsi que, peu à peu, le vieux monument se transforme, se rajeunit et s'embellit : c'est une œuvre de longue haleine car elle ne se poursuit qu'au fur et à mesure que le permettent les ressources, mais les moines ne sont pas pressés, si les individus passent, la communauté reste.

III. Dans l'Ordre.

On peut noter dans l'« Ordo » de l'année 1935 l'apparition de deux nouvelles Maisons d'hommes : l'une, N.-D. de l'Atlas en Algérie, filiale de N.-D. de Délivrance en Yougo-Slavie ; nous en avons dit un mot en notre précédent numéro ; l'autre, N.-D. de Huerta en Espagne, fille de Via Coeli. Huerta est une ancienne Abbaye de l'Ordre fondée au XII^e siècle et occupée par les moines blancs jusqu'aux sécularisations de 1834-1835 qui dévastèrent et ruinèrent tous les monastères d'hommes dans la Péninsule. Il y a là de magnifiques bâtiments des XII^e et XIII^e siècles récemment restaurés par les Beaux-Arts espagnols : l'église, malheureusement transformée et défigurée au XVIII^e siècle, renferme le tombeau de St Martin dit Sacerdos Abbé de Huerta puis Evêque de Siguenza ; le chœur a des stalles splendides ; il y a aussi une Chapelle des Reliques très riche. Le cloître est bien conservé, le réfectoire est un des plus beaux qu'on puisse voir au point de vue architectural, la cuisine est fort curieuse. D'immenses bâtiments de diverses époques sont plus ou moins en état de ruines, mais le logement ne manquera pas à la petite colonie venue de Via Coeli.

Monastère et propriété avaient été achetés à l'expulsion des moines, par une grande famille du pays. Elle croyait, comme tant d'autres, faire une bonne opération, elle n'y trouva, comme tant d'autres encore, que sa perte : au bout de deux générations le dernier membre survivant de la noble race rendit en mourant, à l'Ordre son antique possession. Quelle histoire on pourrait écrire si on voulait suivre les vicissitudes des familles qui ont acquis de la sorte les biens ecclésiastiques ! A Tamié, en particulier, quelle série ininterrompue de disparitions surprenantes ! Nous y reviendrons peut-être quelque jour.

Le dimanche 16 décembre était installé à Maguzzano le nouvel Abbé élu en remplacement de D. Bernard Barbaroux promu à la charge de Procureur Général en Cour de Rome. D. Bernard Péan est moine de Thymadeuc originaire du diocèse de St-Brieuc. Ancien aspirant des Missions Etrangères, il étudiait à Rome la théologie lorsqu'il sollicita son admission à Thymadeuc vers 1920. Il y exerça les emplois de secrétaire, de cellerier. Que les bénédictions du Ciel l'accompagnent en sa difficile mission !

Par les Acta de la Curie Généralice de la Commune Obser-

vance, nous apprenons l'érection de plusieurs nouveaux Monastères.

C'est d'abord à Barletta en Italie une filiale de Casamari.

Aux Etats-Unis, diocèse de Natchézt, une fille de Pont Colbert du nom de Paulding.

Dans le Tyrol, l'antique Abbaye de Stams établit un Prieuré dénommé Untermais.

On y annonce enfin l'incorporation à l'Ordre, sous la juridiction personnelle du RR^{me} Abbé Général, de la Maison d'Indo-Chine connue sous le vocable de N.-D. d'Annam, ou la Trappe d'Annam. Les Cisterciens de l'Étroite Observance n'ayant jamais voulu s'occuper de ce Monastère, la Commune Observance l'a accueilli à bras ouverts.

L'Abbaye très ancienne de Hardenhausen en Allemagne, assez récemment réoccupée par Marienstatt, reçoit son premier Abbé en la personne de D. Alphonse Heun. La fondation cistercienne de Bolivie voit D. Justin Wahrer son chef promu à la dignité abbatiale avec le titre d'Abbé titulaire de Sausenstein.

Nous apprenons par la « Voz del Cister » la sympathique feuille espagnole, que le 8 septembre fut jour de grande liesse à Casamari en Italie. Il y eut en effet 7 prises d'habit, 27 professions temporaires et 8 professions solennelles ce jour-là à l'Abbaye. La cérémonie commencée au Chapitre pour la vêtiture et les vœux temporaires se poursuivit à l'église pour les vœux solennels émis pendant la Messe pontificale. On comptait un Ethiopien parmi les nouveaux novices, 5 parmi les profès temporaires et 8 émettaient leurs vœux solennels. Tous les profès noirs lurent la cédula de profession en langue abyssine. La cérémonie dura quatre bonnes heures.

Le 10 octobre, le Saint Père recevait en audience spéciale les 22 profès africains que compte Casamari ; avec le P. Abbé qui les lui présentait, Pie XI se réjouit à la pensée de l'apostolat que ces Cisterciens noirs seront bientôt à même d'exercer en leur lointain pays.

C'est avec joie que nous avons lu dans le même périodique que l'Abbaye historique et monumentale de Las Huelgas près Burgos (Espagne) vit le 6 octobre la cérémonie impressionnante des vœux solennels de six jeunes Moniales. Cette vénérable Communauté, qui vient récemment d'embrasser la Réforme, reçoit donc du Ciel en récompense de sa générosité un regain de jeunesse et de vie. Grâce en soit rendues à Dieu.

Las Huelgas est sans doute, de tous les monastères cisterciens, le plus artistique, le plus beau.

Vœux, remerciements et souhaits.

Nous avons la très douce mission de présenter ici au nom du P. Abbé et de la Communauté de Tamié, à tous les lecteurs de la Chronique, aux parents, bienfaiteurs des religieux, à tous les Amis du vieux Moutier les vœux les plus fervents, les souhaits les plus ardents pour l'année 1935. Comme de coutume, le 1^{er} janvier, le P. Abbé célébrera la Messe solennelle de Communauté à l'intention des personnes que des liens de parenté, d'amitié, de sympathie attachent à Tamié ! tout spécialement aussi, à l'intention des Bienfaiteurs qui, sous une forme quelconque, ont témoigné l'intérêt qu'ils portent à l'Abbaye. A tous ceux qui ont permis de tenir sur la montagne malgré la dureté des temps, qui ont fourni aux soldats du Christ le moyen d'y mener le bon combat, le plus cordial, le plus vibrant merci ! Et que Dieu répande avec la plus grande abondance ses grâces et ses bénédictions sur Tamié, et ceux qui l'entourent de leur sympathie, de leur amitié.

Et nous, nous ajouterons, pour les personnes qui seraient en mesure de le faire, qu'elles rendront un signalé service à l'Abbaye en lui confiant les intentions des Messes qu'elles voudraient faire célébrer. Le nombre des prêtres (14) permet d'acquitter aisément les Trentains, Neuvaines, Messes à jours fixes, Messes chantées...

